

# RAPPORT D'ETONNEMENT

## UNIVERSITE DE LA SAPIENZA, ROME

### UNE VILLE TEMOIGNE

Yannis Tourki  
Erasmus 2021 - 2022  
Sous la direction de Céline Bonicco-Donato



# SOMMAIRE

PARTIE I : Une expérience romaine

PARTIE II : L'architecture, son enseignement et Rome

Vie scolaire et administrative

L'architecture de Rome

Exemple d'enseignements suivis

Scenografia A.A. 2021/22

Laboratorio di progettazione architettonica IV

ANNEXE : La vie pratique  
Trouver un logement  
Se déplacer

Partie III : Mémoire, VERS LA VILLE CREATIVE

Introduction

I | ÉTHIQUE DE L'ESPACE URBAIN

La ville

L'espace public

Cohabiter par l'appropriation

II | L'ESPACE NÉGLIGÉ

Influence de l'existant

Espace oublié, espace libéré

III | LA MODERNITÉ CONTRE LA VILLE CRÉATIVE

L'espace envahi par la voiture et fonctionnalisme

Exemple du campus de La Sapienza

La ville touristique, et la centralité

En guise d'ouverture

Bibliographie

## PARTIE I : Une expérience Romaine

La lumière chaude, chargée de poussière, était filtrée par les dizaines d'antennes télévisions qui dépassaient des toits terrasses. Son intensité et la chaleur rendaient toutes les démarcations incertaines, arrondissaient les angles, les faisaient vibrer, juste assez pour faire douter de leurs présences. Les murs pleins de graffitis, rayonnaient eux aussi de tout ce qu'ils avaient accumulé dans la journée. La rue n'avait pas d'ombre, mais des odeurs qui prenaient des formes. Elles semblaient être en conflit avec le soleil. Les recoins sont plus sombres, car ils rassemblent des déchets. Des feuilles d'arbres en décompositions, des gobelets en plastique toujours collant de la bière qu'ils contenaient la veille, des urines de chiens et d'humains : des odeurs. Le sol leur appartient, alors que le ciel est à la lumière. Ils entrent en accord et démarquent des espaces qu'on différencie facilement. L'équilibre est rompu par les voitures qui passent et créent des perturbations, comme les tourbillons d'air que ferait un bus chez nous. Mais ici, c'est le bruit qu'elles produisent qui les provoquent. Les passants ou les vélos par exemple, qui sont plus silencieux, ne les influencent pas. C'est le grognement net des voitures qui passent à côté sur la chaussée, ou bien celui plus confus, qui arrive de la voie rapide suspendue du bout de la rue, qui sont les causes du mouvement entre l'ombre et la lumière. Le sol et le ciel qui s'entendent bien s'attellent à trouver l'équilibre.

Juste à côté de la porte du 82 via degli Ausoni il y a une intersection. Trois blocs bâtis et un terrain de sport privé derrière un mur d'environ trois mètres et plein de graffitis se retrouvaient en angle droit. Deux voies à sens uniques laissaient passer des voitures du sud vers le nord ou bien de l'est vers l'ouest à conditions qu'elles ne bifurquent pas. L'angle le plus éloigné de la porte accueillait une petite épicerie. Beaucoup des commerces sont aujourd'hui fermés derrière leurs rideaux de fer. Entre l'intersection et la porte, il y a un garage à moto, très nombreux à Rome, de l'autre côté une discothèque, dont la façade peinte en noir ne laisse rien apercevoir. Au sud de la rue, on voit beaucoup de trafic. Deux fois deux voies au niveau du sol, de part et d'autre d'une voie rapide suspendue sur son pont de béton. Les parois en plexiglas courbé vers l'intérieur, nous cachent plus de la lumière que de son bruit. En dessous, dans la longueur passent les trams, les bus et les taxis. Il y fait sombre et humide. Quand on y est, on fronce le nez et on rentre la tête dans les épaules pour entendre moins. Quand une sirène sonne, elle résonne et provient de tous les côtés à la fois. Tout y est sale et pleins de suie, de débris de verres, de

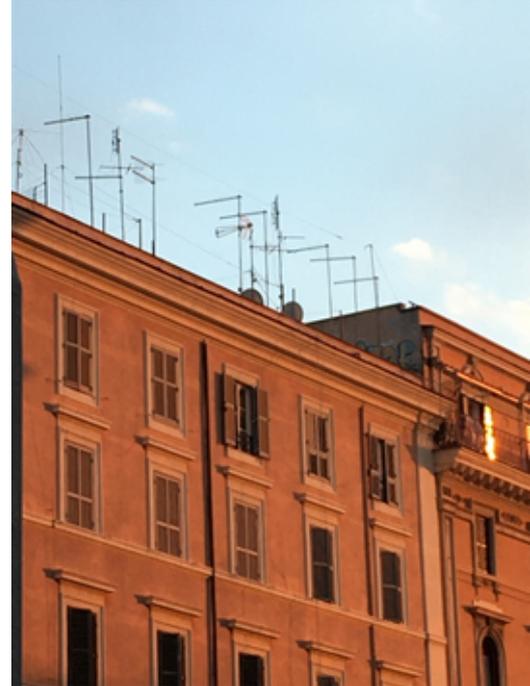


Illustration 1: A San Lorenzo, photo personnelle



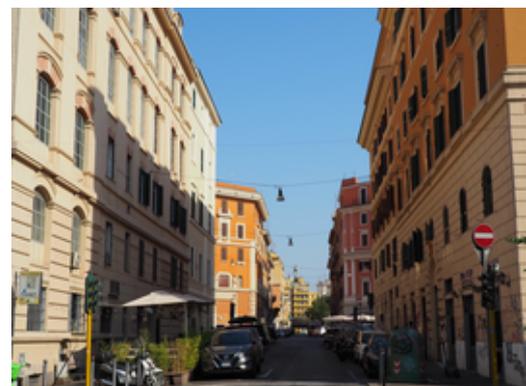
Illustration 2: Via degli Ausoni, photo personnelle

plastiques brûlé, et de voitures qui roulent ou à l'arrêt. Tous les espaces laissés vides sont occupés comme places de parking. J'y gare également mon véhicule, et comme je suis arrivé avec, c'est la première chose que j'ai vu avant de rentrer dans ma rue. De nombreux camping-cars y sont également garés et habités. Ce n'est pas le Colisée, cela n'a rien à voir avec le centre de Rome, ni avec les plans du film de la Grande Belleza.

Devant ma porte, j'attendais la propriétaire pour récupérer les clés. J'étais arrivé à Rome trois jours plus tôt et j'avais d'abord crêché chez Enzo et Lhoann. Ils habitaient également dans la périphérie, dans les bâtiments qui ont 100 ans environ, en briques recouvertes de crépis ou en béton. Beaucoup des gens que j'ai fréquentés habitaient hors des murs comme nous. De manière simplifiée, plus le quartier est situé dans le nord, plus il est chic, et le mien est le premier du sud. San-Lorenzo, où j'ai vécu toute l'année, est le faubourg derrière la gare. Il est populaire et étudiant, car le campus principal de la Sapienza se trouve juste au nord. L'église, datant du XIXe siècle, très récente pour Rome, est toute en Brique. Elle est entourée de deux places très vivantes. La piazzeta, place en forme de triangle rectangle dont l'hypoténuse fait environ 100 mètres, sur son flanc nord-ouest, accueille le marché le matin et les terrasses des bars le soir. La piazza devant l'église, un rectangle de grand côté faisant quarante-cinq mètres, en pente légère propose des bancs de marbres, occupés à toutes les heures de la journée comme de la nuit. Dans un coin une terrasse accueille les groupes d'étudiants entre leurs cours, où ils boivent selon l'heure des cafés si serré qu'on a l'impression de devoir les mâcher, ou des Spritz et de la bière. Tous les murs de la place servent de support pour graffitis, collages artistiques et militant. Le quartier a une réputation communiste, et les affiches ne le démentent pas. Les deux places sont couvertes de grandes dalles de pierre noire, très lisses. Lorsqu'il pleut, elles deviennent dangereusement glissantes, à pied comme à vélo. Les routes qui les bordent sont, sont couvertes du pavage romain, le fameux Sanpietrini, que le temps a rendu inégal. Une pierre volcanique noire, le Selce, qui a été extrait des carrières de Colli Albani ou des volcans de Vitelbo, constitue ces pavés de douze centimètres de côté. Les deux places n'ont pas d'espace vert, hormis quelques petits arbres dont l'ombre ne suffit pas en été à empêcher la formation d'un îlot de chaleur. Et dans deux de leurs angles coulent l'eau des fontaines de la ville. Elles déversent en permanence une eau potable d'excellente qualité. La ville les laisse ainsi ouvertes afin que l'eau ne stagne pas et pour ne pas avoir à les entretenir. Il règne tout le temps un brouhaha joyeux. Et les week-ends, le quartier grouille des nombreux étudiants et lycéens qui viennent y boire et festoyer. Laisant chaque matin les employés municipaux ramasser les milliers de gobelets en plastique qui recouvrent



*Illustration 3: Au 83 de la rue, photo personnelle*



*Illustration 4: San Lorenzo depuis la viale Tiburtina, photo personnelle*

les voitures garées, et remplissent les caniveaux. Chaque fin de semaine, cinq ou six voitures de police restent à l'arrêt sur la place, à l'endroit même où les dealers travaillent le reste du temps.

Contre intuitivement, il est pourtant assez isolé et mal desservi par les transports en communs. Il est coincé entre des zones industrielles au sud où on ne peut pas passer, la gare de Termini, une œuvre imposante d'architecture fasciste qui se loge sur un kilomètre le long des murs historique de la ville à l'ouest, au nord le campus et le centre hospitalier également tout en longueur, et à l'est le cimetière historique. Malheureusement, l'école d'architecture n'est pas avec les autres disciplines sur le campus, mais bien de l'autre côté de la ville dans le Nord, et j'allais subir cet éloignement pendant les premiers mois. Les transports en communs romains sont très peu fiable. Si l'on regardait une carte du réseau de l'ATAC, on croirait qu'au contraire tout est très bien desservi, mais la variable de temps n'y est pas visible. Si un transport direct existe pour m'emmener à Valle Giulia où se dérouleront la majorité de mes cours, il faut prendre en compte beaucoup d'autres facteurs. C'est un vieux tram, très lent qui s'arrêtent tous les 60 mètres, et qui parfois se retrouve même coincé dans les embouteillages. Si tout se passe bien, il me faut environ 45 minutes pour atteindre mon école, qui n'est pourtant pas si loin. Cependant il m'est arrivé si souvent de l'attendre jusqu'à 45 minutes, au milieu du trafic, sous le pont, à respirer les gaz d'échappements, que très vite, j'ai recherché une autre solution.

Le vélo a sauvé mon année à Rome bien que je ne le recommande pas à tout le monde. Le trafic chaotique, des voitures et des motos dans tous les sens, des piétons qui ne regardaient jamais, les pavés, les trous dans l'asphalte, la topographie, la quasi-inexistence de pistes cyclables, et finalement la distance relativement importante entre les quartiers, sont autant de choses qui rendaient chaque sortie unique et périlleuse. Mais au lieu de mettre près d'une heure à arriver à l'école, avec le vélo, j'arrivais à m'y rendre en 20 minutes, et le chemin que j'empruntais était tout à fait romain !

Après mon quartier, je devais traverser la zone du campus universitaire de la Sapienza, plein de bâtiments fascistes, dessinés par l'architecte et urbaniste Marcello Piacentini, et l'école de la guerre aérienne, aussi imposant que son nom peut laisser entendre. Puis je m'engageais le long de la Polyclinico, où je devais faire attention aux voitures garées en double voir triples files, et qui pouvaient démarrer à tout moment ! Au bout, je devais bifurquer dans le Viale polyclinico. C'est la première partie de l'avenue qui longe les limites historiques de la ville, les murailles du nord-est. Elle est continue jusqu'à la Piazzale Flaminio. Comme toutes les avenues de Rome, il n'y a pas de voies bien définis, cela dépend de l'humeur des conducteurs, ou bien de la taille de leurs véhicules. Mais celle-ci



*Illustration 5: piazza vittorio emanuelle, photo personnelle*

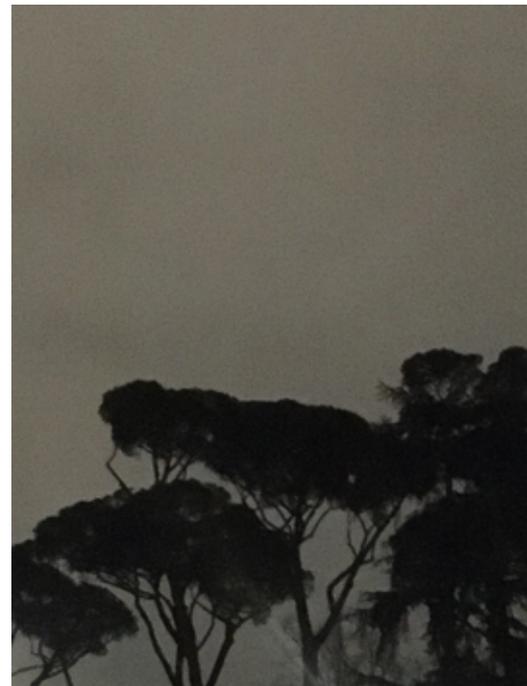


*Illustration 6: concours hippique, villa borghese, photo personnelle*

atteint parfois les six voitures côte à côte, dans chaque sens. Une voie rapide souterraine, corso d'Italia, se trouve en dessous, et les véhicules s'y engouffrent avidement. Je l'ai emprunté une fois, et j'ai passé vingt minutes dans les bouchons pour faire deux kilomètres, entouré de petites voitures Smart, qu'occupait à chaque fois une seule personne. À vélo, j'en avais pour environ pour cinq minutes, et je traversais des lieux magnifiques. Les murs en eux même sont un spectacle imposant, une immense quantité de briques forment cette barrière épaisse de deux à cinq mètres, et haute de dix. Elle s'interrompt uniquement pour laisser passer le flux des voitures sur les grands boulevards qui l'ont coupé, ou bien au niveau des portes historiques. On y retrouve alors le parement de pierre de taille en Travertin, le marbre de Rome. Je passais tous les matins devant Porta Pia. Dont la place est en réalité un immense carrefour. Et où le passage à vélo était assez risqué. Enfin, je parvenais au parc : Villa Borghese. Les difficultés prenaient fin à cet endroit. Jusqu'alors en faux plat montant, le parcours devenait plat puis descendait, je circulais au milieu des pins parasol grandioses, ou les gens font des footings le matin tôt et où la police est à cheval. J'y contournais un stade ouvert où se déroule des grands prix d'équitation, puis je descendais jusqu'à la Galerie nationale d'art moderne, un bâtiment néoclassique imposant, ouvert en 1883. Ce quartier rassemble les académies d'art de plusieurs pays. En face de la galerie : sont représentés l'Égypte, la Belgique, les Pays-Bas, la Roumanie. La Villa Médicis française n'est pas très loin non plus. Et juste derrière, le Royaume-Uni, et le Japon. Entre les deux, est situé le bâtiment principal de l'école d'architecture de la Sapienza.

Alors que ma propriétaire arrivait, avec l'amie qui nous a mis en contact, je ne connaissais pas encore toutes les subtilités du réseau de transport en commun, du parcours que j'allais avoir tous les matins, je n'avais d'ailleurs même pas encore de vélo. J'attendais sous les arbres de la rue quand elles m'ont interpellé. Nous sommes directement entrées dans l'immeuble, le sol en dalles de pierres claires était très propre, et contrastait avec la rugosité du crépi vert des murs. Celui-ci était noirci de poussière au niveau du plafond. Un demi-niveau accueillait les boîtes aux lettres et encore quelques marches plus haut attendait la montée d'escalier qui s'enroulait autour d'un ascenseur en acier très ancien. De ceux dont les portes ne s'ouvrent pas automatiquement, et qui ont une petite loupiote verte indiquant « présente » si l'ascenseur l'est. Sur la gauche, ma propriétaire s'engagea dans les escaliers. Je l'ai suivi en remarquant qu'il y avait un étage inférieur, qui se trouvait donc un demi-niveau sous la rue. Je verrai plus tard qu'il desservait des appartements donnant sur les jardins du fond de la cours.

Mon appartement, le numéro 10, se trouvait au premier étage, juste en face de



*Illustration 7: les pins parasols de nuit, villa borghese, photo personnelle*



*Illustration 8: Le café passé, photo personnelle*

l'ascenseur. La porte d'apparence de bois sombre était séparée en deux battants d'environ 50 cm, peut être un peu moins. Deux grosses boules de laiton faisaient office de poignées. Une fissure parcourait une bonne partie de celle de droite. Les clés de sécurité, épaisses et ressemblantes à des clés de voitures, permettaient de donner le quart de tour de sécurité nécessaire à l'ouverture. Nous ne les avons pas et c'est Tristano mon nouveau colocataire qui nous a ouverts. Il avait 27 ans, un de plus que moi. Il était grand avec une barbe, des cheveux bruns foncé en batailles et des yeux de la même couleur en demi-lune. Romain d'origine, il travaille comme peintre dans une galerie d'art dans le nord de Rome, où il partage son temps entre la composition de cadres et des cours d'art, où il encadre et promeut l'art de personnes handicapés.

Le hall d'entrée, d'environ 6 m<sup>2</sup>, était assez vaste et sans ouverture, et restait donc sombre sous l'ampoule jaune du lustre. Les murs étaient recouverts d'un papier peint, blanc marbré, lisse et un peu réfléchissant. Le sol recouvert d'un carrelage vert foncé, de carré moyen de 16 cm de côtés. Sur la gauche un débarras de 3 m<sup>2</sup> remplie jusqu'au plafond de choses accumulés en tout genre. Sur la droite le cadre d'une porte dont les battant était justement dans le cagibi, donnait sur un long couloir. Cinq portes, trois sur la gauche, et deux sur la droite, desservait respectivement ma chambre, la cuisine, la salle de bain d'un côté, et de l'autre les deux autres chambres. C'est à peu près la disposition classique des appartements que j'ai pu visiter pendant mon séjour à Rome. Ils n'ont que rarement un salon, en revanche, on peut faire la différence de standing par la largeur du couloir, bien entendu la taille des chambres, et la largeur de la cuisine. Les salles de bains sont presque toute identiques, tout en longs, avec une douche ou baignoire lavabo et au fond proche de la fenêtre, le WC et son bidet.

Notre cuisine, également en longueur, ne faisait pas plus de 1m80 de large sur 3 m de long. Elle était prolongée par un balcon fermé en véranda de verres fumés. Les fenêtres ne fermaient que difficilement, et toute la place était occupé par la machine à laver, et la chaudière à Gaz du chauffage. L'eau chaude du robinet et de la douche provenait d'un ballon électrique qui se trouvait au-dessus de la baignoire. Dans la cuisine, lorsque nous y étions trois, je m'y sentais déjà à l'étroit. Et il y avait tout le temps une odeur de tabac froid mêlé à des restes de nourritures. Le carrelage était blanc gris tacheté, en très mauvais état, et quasiment impossible à nettoyer correctement. La gazinière était énorme, l'évier en aluminium brossé tout à fait anodin, mais dont la plomberie allait nous donner du fil à retordre. Au-dessus de ce dernier en revanche le meuble de cuisine le mieux pensé que j'ai pu voir ! On le retrouve très souvent en Italie : une étagère en grille qui surplombe l'évier, et où



Illustration 9: La cours intérieur, photo personnelle



Illustration 10: La cuisine depuis la cuisine, photo personnelle

L'on met les ustensiles à sécher après avoir fait la vaisselle. Comme nous étions trois garçons étudiants, il faisait également office de vaisselier et rendait obsolète la moitié des rangements de la cuisine. Au-dessus de la porte, un dessin de Tristano, représentait un mélancolique chien assis devant un verre de vin. Il devint pour moi l'âme de la cuisine, et de notre maison.

Le manque d'espace commun, a fait que nous ne partagions que très peu de temps ensemble avec mes colocataires, et il était difficile de recevoir confortablement. La culture italienne est tournée vers l'extérieur. Pour se rencontrer, on se retrouve au café, ou au bar, mais on ne passe pas tellement de temps les uns chez les autres comme en France, pas même en soirée.

Ma chambre, avait le même papier peint au mur que dans le reste de la maison. Un carrelage marron de la même taille que le vert de l'entrée, un lit mezzanine branlante, un minuscule bureau qui a redéfini ce que je pensais être la taille minimale d'espace de travail nécessaire aux études d'architecture, et une armoire gigantesque, qui occupait tout un mur. Divisé en 6 compartiments dans chacun desquels nous pouvions aisément rentrer à deux, et qui occupait donc 3 des douze mètres carrés de la pièce. Une large fenêtre aux menuiseries de laiton donnait sur la cour intérieure, et surplombait des petits jardins. Les persiennes, des stores en plastique, pouvait descendre avec un angle d'environ 25° en s'éloignant du bas de la fenêtre. En été, très pratique pour créer de l'ombre tout en laissant l'air circuler. Alors que je croyais la visite terminée, Angélica ma propriétaire et Tristano échangèrent quelques mots rapides en italien, que je ne comprenais pas encore. Ils tendirent une clé, et me firent comprendre qu'on pouvait aller sur le toit, ce que nous fîmes. Les toits de Rome sont plats, le climat le permet, et beaucoup des terrasses sont accessibles à toute la copropriété. En arrivant et en découvrant l'état de l'aménagement rustique fait de palettes, je me doutais qu'on y vînt que très rarement. Le soleil se couchait, les dalles de terrazzo claires était encore chaudes, on les sentait sous le pied. Un vent rafraîchissant circulait entre les arêtes des bâtiments alentour, et faisait danser les antennes de télévision retenue par des câbles. Au cours de l'année, j'y suis venu très régulièrement et n'y ai jamais rencontré personnes que je n'avais pas invitées. Je redoutais de ne pas avoir de salon, mais ce fut un bon compromis, et en redescendant les étages, pour aller boire un verre, j'affichais un large sourire, c'est ici que j'allais vivre.



*Illustration 11: Vue depuis la terrasse sur le toit, photo personnelle*

## Partie II : L'Architecture, son enseignement, et Rome.

### Vie Scolaire et administrative

Les cours à l'Université de La Sapienza, dans la filière architectural sont très variés. En plus du cursus classique en 5 ans d'architecture, on y retrouve notamment des cursus de paysagisme, d'urbanisme, et de design, ainsi qu'une filière complète dédié à la rénovation et la conservation architecturale. Cette dernière est très réputée en Italie et dans le reste du monde, les Italiens ayant été précurseurs dans le domaine. Il n'y a que peu de travaux pratiques, et les cours dans l'ensemble reste très théorique. Dans les filières architectures et rénovation, on retrouve à part égal à côté des cours de projets, des cours sur les structures et une approche très technique, proche de l'ingénierie. Certains cours de science sociale sont également présents, philosophie, sociologie, histoire, mais qui sont laissés optionnels. En tant qu'Erasmus, il est possible de choisir plus de cours parmi ceux-ci que ce qui est demandé aux étudiants italiens.



Illustration 12: logo de La Sapienza

L'inscription aux cours était assez compliquée. En effet, les informations sont éparpillées sur les différentes pages et plateformes de la Sapienza, et il me semble que la situation liée à l'épidémie de COVID a rendu la transmission des informations plus difficile. Une fois trouvé tous les cours, la langue dans laquelle ils sont donnés, l'emploi du temps, et après avoir réussi à faire correspondre nos souhaits aux cours effectivement disponibles, il nous était demandé en tant qu'étudiant Erasmus de contacter les enseignants afin qu'ils nous inscrivent eux-mêmes sur leur liste. Dans les faits, et pour presque tous les cours, il suffisait de s'inscrire directement sur une plateforme e-learning. Celle-ci rassemblait les documents relatifs aux cours, nous permettait d'échanger par e-mail avec les enseignants, mais également de rendre nos devoirs. Elle est assez bien faite et facile d'utilisation. Dans cette partie la plus dure étant d'obtenir les informations, et les identifiants étudiants nous permettant l'accès aux différentes pages. La période d'inscription dure environ 3 semaines.

Les enseignements sont donnés de manière classique, sous forme de cours magistraux, dans des salles de classe normale. Il n'y a que peu d'amphithéâtres et ils sont en général réservés aux séminaires ou aux cours des premières années. Le projet est également donné dans ces mêmes salles : en rangées face au tableau. Les

créneaux de cours sont plus long qu'en France, fréquemment 4 heures consécutives, cependant l'esprit latin s'affranchit aisément de tels contraintes temporelles. Les enseignants peuvent également être accompagnés de leurs assistants, et les cours peuvent prendre parfois la forme de discussion entre eux. De manière générale, la transmission orale est mise en avant durant les heures de cours, et une grande partie des examens ont la forme d'entretiens avec l'enseignant. Celui-ci pose des questions théoriques, souvent ouvertes, et une bonne restitution des connaissances en réponse donne lieu à une bonne note. Les cours sont cependant complétés par des lectures obligatoires et les examens peuvent ne traiter que d'un de ces livres, dans ce cas les questions peuvent être plus précise.

Le système de notation Italien évalue les étudiants sur 30 points, et si l'élève se démarque particulièrement, il obtiendra 30 annoté de la mention « e lode ». La note est prise très au sérieux par les étudiants autant que par les enseignants. Une note inférieur à 27/30 est considérée comme mauvaise, bien qu'un 18/30 à un cours suffise à valider la matière. Si à l'issue d'un examen on n'est pas satisfait du résultat, il est possible de refuser la note, et de se représenter à la session d'examen suivante. Dans le temps du semestre, 3 sessions espacées de 2 semaines chacune sont disponibles, mais il arrive que certaines personnes repoussent encore plus loin l'échéance, jusqu'à plusieurs années plus tard. Il est très rare qu'une mauvaise note soit donné. L'enseignant qualifiera d' « insuffisant » l'examen et invitera à revenir à une prochaine session. Une note de 25 ou moins est une invitation à peine masqué à refuser la note. La moyenne générale est également très importante. Les étudiants jouent de stratégies, et tentent d'avoir un maximum de 30/30, afin de compenser les matières techniques ou les excellentes notes sont plus difficiles à atteindre. Il arrive que des 28 ou des 29 soient finalement refusé !

Il y a trois corps de bâtiments principaux où les cours ont lieu. Le bâtiment principal du cursus d'architecture en 5 ans est celui dit de Valle Giulia, Via Antonio Gramsci. Si la fondation de l'école date de 1920, date à laquelle l'enseignement de l'architecture devient indépendant des Beaux-Arts et de l'ingénierie. Le bâtiment érigé dans un style légèrement Bauhaus, ne verra le jour que 10 plus tard sous le crayon d'Enrico Del Debbio. (réf : <https://archidiap.com/opera/regia-scuola-superiore-di-architettura-di-valle-giulia/>). Alors que l'école se développe et que le nombre d'étudiants augmente, le bâtiment de l'école se voit ajouter plusieurs extensions toutes signées par E. Del Debbio également. La dernière de 1958 modifiera l'entrée et rompra définitivement la symétrie du plan de l'école : il s'agit de sa situation actuelle.

Les autres cursus reliés à l'école d'architecture sont divisés dans les autres bâtiments, dans le fond de vallée du Tibre. Le bâtiment via Emanuele Gianturco est le plus gros du département d'architecture. Un bâtiment post-moderne de 8 étages, où l'on trouve le secrétariat des étudiants internationaux, et où sont dispensés de nombreux cours comme notamment ceux de paysagisme, et d'urbanisme. Il se situe juste derrière la Piazzale Flaminio, dans le faubourg accolé à la Piazza del Popolo. Un autre bâtiment important se situe très au nord de Rome, proche du Ponte Milvio, porte nord historique de Rome. On y trouve une des bibliothèques principales et le FABLAB gratuit !

Il existe également un bâtiment dans le centre de Rome, Piazza Borghese, qui se trouve juste au sud du musée rénové par Richard Meyer, l'Ara Pacis, et de mausolée d'Auguste.

Plutôt que de parler d'une école d'architecture, notre terme d'usage à Grenoble, il serait plus juste d'évoquer un département d'architecture. En effet l'université des études de La Sapienza rassemble énormément de disciplines. Si l'impression de l'école est conservée, c'est dû en grande partie à l'isolement des bâtiments par rapport au reste du campus. Cependant, la vie étudiante y est bien plus faible, et contrairement à l'école de Grenoble, au sein même du département d'architecture il n'y a que peu d'événements organisés. Une association cependant fait exception : AIM, tenant pour Architettura In Mobilita, et qui, en plus d'organiser la « salle autogérée » du bâtiment de Valle Giulia, proposait quelques apéritifs dans la cours. Ils pouvaient prendre la forme de rencontres informelles lorsqu'étaient invités les architectes présents pour des séminaires.

Parallèlement, toutes les associations et clubs sportifs de l'université de La Sapienza sont ouverts (comme à Grenoble). L'association ESN (Erasmus Student Network), accueille les étudiants en échange et organise de nombreuses sorties et événements, dans Rome, et dans le reste d'Italie, toujours dans une ambiance de fête et la bonne humeur. C'est d'ailleurs une association internationale, dont on retrouve des branches dans de nombreuses villes d'Europe. ( <https://esn.org/> ).

## L'architecture de Rome

Rome est un étonnant patchwork architectural. On y retrouve bien entendu l'expression de toute la puissance qu'à représenté le christianisme depuis la renaissance surtout. En effet, le style Baroque domine largement l'ensemble des églises, et des basiliques présentent dans la ville. Mais en réalité ce que l'on voit n'est pas toujours ce qui se trouve derrière. Tous les bâtiments conservent en eux des traces de toutes les époques. Les styles se mélangent au sein même des édifices. À chaque époque, à part peut-être de nos jours, les grandes familles qui s'occupaient de restaurer tel ou tel bâtiment d'importance missionnaient ceux qui était considéré comme les grands architectes de leurs temps. Ainsi, une église de base Romane, peut se retrouver avec une façade classique, un intérieur baroque, et une extension maniériste.

On peut par exemple prendre l'exemple de la basilique San Bartolomeo all'Isola, la basilique qui se trouve sur l'île du Tibre, entre le centre et le quartier de Trastevere. Elle fut construite sur un lieu de pèlerinage païen, dédié à Asclepio, incarnation divine de la médecine pour les Grecques puis pour les Romains. C'est sur les ruines du temple qu'en 998 que l'empereur allemand Ottone III fit bâtir l'église pour y recueillir les restes de deux martyrs. Il y eut de nombreuses rénovations pendant 500 ans<sup>1</sup>. Puis suite à de fortes inondations au XVIIe siècle, la façade fut rénovée dans un style baroque par l'architecte Orazio Torriani. De l'église originale, il ne reste quasiment rien. Il est également amusant d'évoquer les colonnes antiques romaines présentes dans l'église. Il faut savoir qu'une grande partie des colonnes utilisées pour l'édification des basiliques sont issues du pillage des ruines antiques. Les statues, les ferrailages, les colonnes et plus généralement les marbrures ont constamment été récupérés, et réutilisés pour les nouvelles constructions. On peut citer notamment les bronzes du Panthéon qui ont été utilisés pour la confection de l'artillerie de castel Saint-Ange. J'en profite pour émettre un questionnement qui est né alors : pourquoi conserve-t-on des choses issues justement de la non-conservation ? On conserve, car c'est un patrimoine, une histoire, le et la nôtre, mais n'est-ce pas paradoxal ? Si on immobilise quelque chose en mouvement pour le garder en mémoire, s'apparente-t-on au mouvement, ou à l'immobilité ? En l'appliquant au cas de la rénovation de Notre Dame de Paris suite à l'incendie par

---

<sup>1</sup><https://sanbartolomeo.org/storia/>

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Basilique\\_San\\_Bartolomeo\\_all%27Isola](https://fr.wikipedia.org/wiki/Basilique_San_Bartolomeo_all%27Isola)

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Ch%C3%A2teau\\_Saint-Ange#cite\\_note-12](https://fr.wikipedia.org/wiki/Ch%C3%A2teau_Saint-Ange#cite_note-12)

Jacques-Paul Migne. Migne, Jacques-Paul. *Encyclopédie théologique: ou Série de dictionnaires sur toutes les parties de la science religieuse...* Vol. 142. Chez l'éditeur, 1859.

exemple, quel intérêt y a-t-il à rebâtir à l'identique quelque chose qui n'est même pas d'origine. Veut-on conserver l'esprit et l'image d'une société, ou bien le lègue matériel dénué de sens ?

Bien entendu, Rome ne s'arrête pas à son architecture classique. Des gens y vivent également. Ce qui ressort principalement dans les bâtiments d'habitations qui font le paysage de l'anneau hors des murs, pourrait être simplifié en trois typologies. L'usage du béton représente le matériau principal des grands boulevards du sud, où les bâtiments se regroupent sous forme d'îlot massif, et imposant. Ils accueillent une cour intérieure abritant souvent un parking souterrain, et peu végétalisés. On les retrouve notamment dans le quartier de San Giovanni, San Lorenzo, ou encore Prati. Ils créent une ville dense, des rues et des boulevards nets. Les rez-de-chaussée sont occupés par des commerces. Le maillage urbain est un racé de grille très géométrique.

Dans les alentours par exemple de la villa Ada, le quartier Pinciano, Montesacro, ou encore autour de la villa Torlonia, la typologie de plot est largement employé. Les rues respecteront des ordres moins clair, plus courbes, et la végétation y est beaucoup plus importante. Il y a évidemment moins de densité. C'est presque un négatif de la première typologie. Les rez de chaussées sont souvent de grands hall privés et n'ont que peu de commerces. La hauteur des bâtiments reste cependant très stable autour de 6 ou 7 étages. Les plots sont généralement entourés de petits jardins privés, et ont de vastes terrasses. Ils sont d'un standing nettement plus élevé dans l'ensemble.

Enfin, la troisième typologie remarquable est celle de l'architecture fasciste. Ce n'est pas une typologie à proprement parler, mais un style architectural remarquablement différents de tout le reste de la ville. Il emprunte aux deux typologies décrites ci-dessus, mais également notoirement aux monuments de la ville historique, et aux codes classiques. Leur échelle diffère beaucoup et ils tendent à rompre la continuité urbaine en créant de grands espaces clos au rez-de-chaussée. Cet aspect provient probablement d'un accent mis l'approche en voiture des édifices que l'on connaît bien des modernes. Ils apportent également de la végétation, et des alignements et géométries remarquables. On peut les observer aisément dans le campus de La Sapienza ou dans le quartier (beaucoup plus éloigné) d'EUR. Si ces bâtiments sont relativement éloignés de la densité historique de Rome, à Naples, on peut les retrouver dans les zones les plus denses, et leur présence permet de respirer un peu lorsque le dédale des rues très étroites cesse un instant.

## Exemples d'enseignements suivis :

Au premier semestre, j'ai suivi 5 cours très différents les uns des autres. Un projet de planification urbaine qui allait de pair avec un cours de droit en gouvernance territorial a été très intéressant et m'a aidé à développer des outils d'analyse et de compréhension des tissus urbains. Comprendre les différents enjeux qui régissent une zone urbaine, dégager leurs fonctionnements, et établir qu'ils sont partis de systèmes. Enfin, comment les faire entrer en relations afin de simplifier un problème aussi complexe sous forme d'une proposition d'aménagement.

Un cours plus en relation avec du paysagisme qui s'appelait « Foresterie urbaine » et traitait des modes et techniques de création, d'implantation et de gestions des espaces verts en milieu urbains.

Un cours de Philosophie de l'esthétique très vastes et passionnant.

Et enfin un cours de scénographie. C'est ce dernier que je souhaiterais présenter, car il était au premier semestre le cours que j'ai préféré, qui m'a le plus marqué et qui a beaucoup élargi ma vision des possibles à la suite du diplôme d'architecture.

Au deuxième semestre je n'ai suivi que 3 cours pour le même nombre d'ECTS. Deux cours très théoriques, et un de projet. Le premier cours s'appelait « Théories des recherches contemporaines en architecture » un cours optionnel de 1re ou 5e année, et qui traitait de la question de l'habiter, de logement. Les théories étudiées couvraient la période de l'esprit nouveau à nos jours, c'est-à-dire le siècle passé. Cependant, relativement, peu de projets de 2000 et plus ont été présentés. Les cours, donnés en anglais, étaient très interactifs, et intéressants.

Le deuxième cours théorique « Geo-architecture », et était également un cours optionnel de 5eme année. Le terme est issu d'une interprétation de la Geophilosophie pour l'architecture. Les premières parties traitaient de l'étymologie et de l'origine du terme. Puis les suivantes, traitaient du fait que l'architecture doit s'inspirer de la nature, de l'histoire et du patrimoine, de la beauté, et de la simplicité. Dans cette seconde partie, beaucoup de sujets sensibles partaient d'un postulat universaliste. Par exemple, comment s'inspirer de la beauté si elle est purement subjective ? Ils défendaient qu'il existât cependant une forme de beauté universelle, et n'ont pas assez développé ce point crucial. Je me suis alors retrouvé à plusieurs reprises en désaccord avec ce qui était dit, ne me reconnaissant pas dans cet « universel » invoqué. J'ai alors eu des difficultés à faire valoir mon point de vue, en Italie il n'y a que peu de places au débat en cours.

Cet enseignement attirait cependant beaucoup d'étudiants, car l'enseignant titulaire n'était pas autre que Paolo Portoghesi, un architecte romain prolifique des années 1960 à 2010 environ. Cependant, son âge avancé fit qu'il n'a pas pu venir donner cours à l'école et il n'est pas non plus parvenu à suivre en zoom. C'est donc Petra Bernitsa, son assistante qui le remplaçait.

Enfin, le troisième cours de mon second semestre était bien entendu le laboratoire de projet, que je vous présente en détail ci-dessous.

## SCENOGRAFIA A.A. 2021/22

Sous la direction du Prof. Massimo Zammerini

Assistant Arch. Jacopo Di Criscio

Enseignement optionnel pour les étudiants de 5 années d'architecture à La Sapienza. 6 ECTS

Le projet de scénographie réalisé sous la direction du professeur Massimo Zammerini s'est déroulé dans le cadre du premier semestre de mon échange Erasmus, à Rome dans l'université de la Sapienza. Si les attendus étaient similaires à ceux des cours de projets, le déroulement différait. Nous avions cours 5 heures par semaine, une séance de 3 h et une de 2 h. Si par ailleurs d'autres cours avaient tendance à durer moins longtemps que les créneaux impartis celui-ci au contraire débordait très régulièrement. Durant ces cours, le Professeur Zammerini proposait des cours oraux où il nous transmettait les bases de connaissance scénographiques, sur son histoire, ses principaux protagonistes, les différentes techniques existantes et employées dans le milieu. Nécessairement, nous présentant un grand nombre de mises en scène, classique et moderne, repositionnant l'évolution du théâtre également en architecture, pour faire le lien avec ce qui était possible de réaliser sur telle ou telle scène et époque. En parallèle, il nous présentait les différentes scénographies utilisées pour le cinéma, l'opéra, et même la télévision. Un condensé de théorie globale et très enrichissant pour nous permettre de mener à bien le projet qu'il nous était demandé de réaliser seul ou en Binôme.

Pour compléter la partie théorique, la lecture de certains ouvrages était attendue. L'apprentissage du vocabulaire technique des éléments de scéno-technique l'était également, bien entendu en italien. Il y avait énormément d'éléments à prendre en compte, et à apprendre. Il s'agissait d'un univers nouveau s'ouvrant à nous. Et l'exercice a été très intéressant. Je regrette qu'il soit arrivé alors que je commençais tout juste à apprendre la langue. Avec la philosophie, ce sont les deux cours qui m'auront fait le plus progresser en italien autant que dans mes réflexions et ma vision du monde.

On nous proposait de réaliser la scénographie théâtrale d'une adaptation fictive du film de 1932 d'Ernst Lubitsch « Troubles in Paradise ». L'adaptation dont nous devons imaginer les grandes lignes, (actes et scènes principales), devait être réalisée pour le Teatro Argentina, à Rome. Après le visionnage et l'analyse rapide en classe des différentes parties du film, il était convenu que nous devrions tenter de recréer deux espaces. Le premier devrait représenter un palais vénitien, tandis

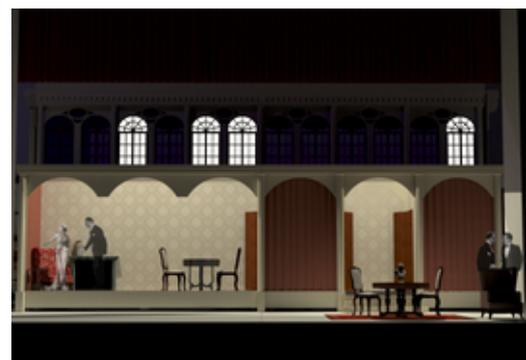


Illustration 13: act 1, rendu final

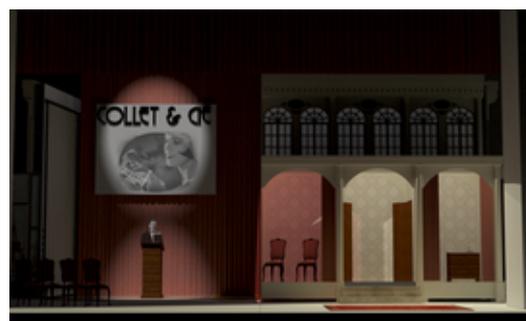


Illustration 14: acte 2, rendu final

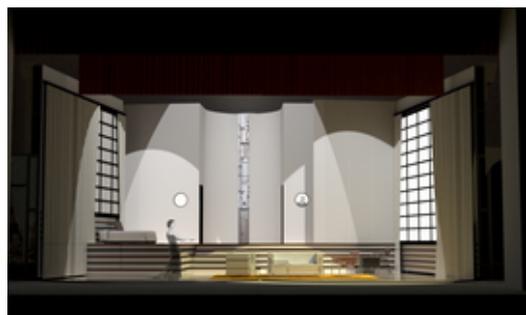


Illustration 15: acte 3, premières scènes, rendu final

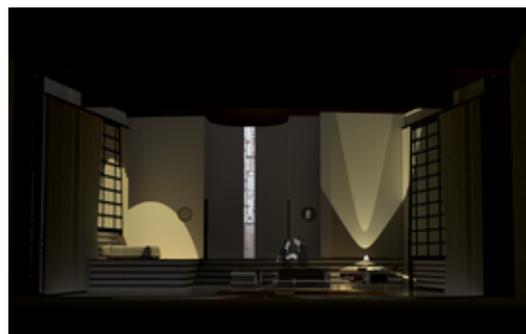


Illustration 16: acte 3 scènes finales, rendu final



Avoir le contrôle le plus total possible sur ce qui se passe sur scène, déterminer à l'avance et de manière exacte ce qui se verra de ce qui restera dans l'ombre. Quel mot devrais-je changer dans ce paragraphe pour faire croire que je parle en fait d'architecture ?

Cet enseignement est un exercice passionnant qui permet l'obtention de compétences concrètes par un moyen détourné. Il permet donc d'acquérir d'une part ces compétences, et d'autre part nous permet de réaliser que l'enseignement que nous avons reçu en étude d'architecture peut être détourné vers d'autres domaines ! En France, cette pratique détournée est généralement l'objet des semaines intensives, ou bien des Travaux-Pratiques. Le problème étant le manque de moyens qui généralement biaise le processus créatif. La question n'est pas tellement de savoir ce qu'on veut faire, mais plus : que peut-on faire avec ce peu d'éléments. Bien entendu, c'est également intéressant, mais cela ne permet pas de s'entraîner à réaliser des projets d'envergure dans des domaines voisins à l'architecture.

Pour ma part, la réalisation des décors de cinéma, de théâtre, leurs conceptions et leurs accompagnements jusqu'à la représentation ou bien jusqu'au tournage m'a toujours attiré et ce cours m'a permis de réaliser un pas de plus dans ce sens !

# Laboratorio di progettazione architettonica IV

## Sous la direction du Prof. Nilda Valentin

### Enseignement obligatoire pour les étudiants de 4 années d'architecture à La Sapienza. 12 ECTS

J'ai suivi l'enseignement du projet sous la direction de Nilda Valentin, une enseignante-chercheuse de l'université de la Sapienza. Si en tant qu'étudiants Erasmus, il nous a été possible de choisir le studio, les étudiants italiens se voient attribué leur place par ordre alphabétique. Notre position était donc relativement confortable.

L'organisation hebdomadaire du projet est très similaire à celle que nous connaissons à Grenoble. Deux matinées, de 8 heures à 14 heures par semaine, les mercredis et vendredi. Les salles de classe sont en rangées classiques, face au tableau, même en temps de travail de groupe. En effet, les salles ne sont pas spécifiquement réservées à la pratique du projet, mais accueillait également des cours théoriques.

Le déroulé des séances était assez similaire au notre également. Un apport théorique sur les sujets traités d'environ deux heures s'intercalait au milieu des séances de travail et correction en groupe. J'ai trouvé le rythme relativement calme, et les autres étudiants ne prenant que peu d'initiatives de travail, les rendus intermédiaires cadençaient leur travail. Si les attendus de ceux-ci ne me semblaient pas toujours très clairs, au contraire dès le premier jour, nous avions la liste des planches attendues pour le rendu final. Il était également établi qu'il n'était pas possible de prendre trop d'initiative les concernant.

Le sujet du projet proposé par du Professeur N. Valentin était la réalisation d'un musée ayant pour thème le fleuve du Tibre qui traverse la ville de Rome. Le site : une friche industrielle abandonnée depuis près de 60 ans, dont un des bâtiments avait déjà été réhabilité comme théâtre. Le Site de 40 000 m<sup>2</sup>, proche du fleuve, se trouvait dans le quartier d'Ostiense, au sud-est des murs d'Hadrien. Sur la rive en face du « Gazometro » une structure circulaire en acier s'élevant à plus de 90 mètres de haut, le site relativement plat, était séparé de la rivière par une route, surélevée d'environ 3 m. Le site devait faire l'objet d'un aménagement urbain conséquent, avant d'accueillir le projet d'une surface d'environ 3 500 m<sup>2</sup>. Les mots d'ordre étaient : relation avec l'existant, innovation, faisabilité. Les références présentées étaient constituées de nombreux musées issus des mouvements

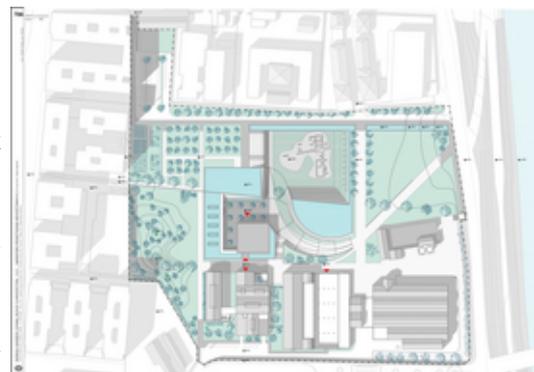


Illustration 21: plan masse, rendu final

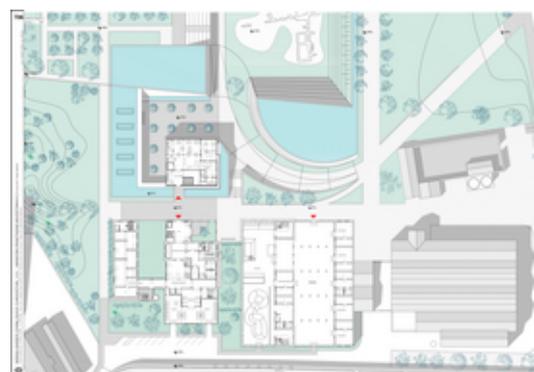


Illustration 22: plan niveau 0 et implantation, rendu final



Illustration 23: maquette rendu final

constructivistes et postmodernes. Notamment Zaha Hadid qui a réalisé le musée d'art contemporain du MAXXI dans le nord de Rome. En plus du grand nombre de bâtiments préexistants, la présence de ruines romaines situées à 6 mètres sous de nombreux points du site était très contraignante.

Le semestre s'est déroulé en trois parties. Dans un premier temps réparties en groupe de 2 à 4 étudiants, nous devions élaborer trois planches d'analyse et de contextualisation du site. Celles-ci devaient nous mener à la réalisation d'un master plan. Les planches devaient couvrir le cadre historico-architectural, la relation du site avec le territoire, et enfin la relation du site dans son contexte urbain plus rapproché. J'ai trouvé relativement agréable de prédéfinir clairement les objets des études. Cette approche disciplinée, et bien cadrée, je l'ai retrouvé à plusieurs reprises pendant cette année en Italie, et si elle ne laisse que de place à l'originalité, elle est cependant très efficace.

Dans un second temps, cette fois-ci, individuellement, il nous a été demandé de présenter une idée projectuelle, celle-ci devait aller jusqu'à la présentation d'une implantation schématique sur le site du bâtiment et de son aménagement urbain. Enfin, dans le troisième temps, nous avons développé le projet à partir de l'idée. Les plans, coupes, modèles 3D et vues perspectives réalistes classiques étaient attendus. J'ai pu remarquer comment le type des productions différait de celles en France. À La Sapienza par exemple, les vues photos réalistes à l'ordinateur étaient très appréciées.

Le mode de travail est assez similaire à la France. On nous demande de travailler à la main aussi loin que possible, bien que le passage à l'ordinateur soit quasiment obligatoire à Rome. Pour se faire corriger, il fallait avoir imprimé dans le format final d'A1. Et nous passions les uns après les autres devant l'enseignante ou les assistants.

En revanche, le travail en maquette de recherche formelle était presque inexistant dans les différents studios dont j'ai pu avoir des retours. Et les étudiants italiens ne sont que peu formés à leur réalisation. Il n'existe d'ailleurs pas d'espace dédié à de telles réalisations, et les salles de projets, où nous étions trop nombreux, ne s'y prêtaient pas non plus. Lors des corrections, j'ai été surpris de constater que la question de l'usage n'était que peu traitée également, et l'échelle humaine approchée qu'au travers du respect des normes. Aux bâtiments d'échelles modestes, il était préféré d'œuvres « hors échelles », aux formes compliquées. C'est d'ailleurs une sensation que j'ai eue régulièrement à Rome : le sentiment que tout y est trop grand, les bâtiments comme les espaces qu'ils génèrent. Entre ces deux

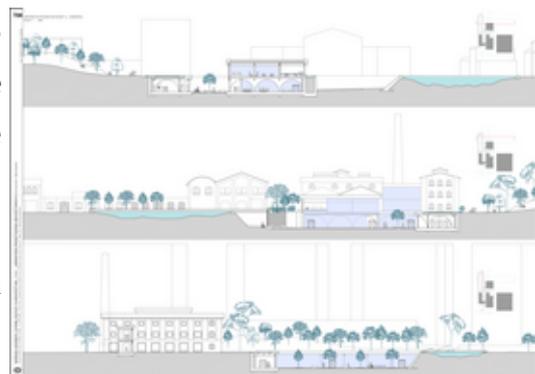


Illustration 24: coupes et facade rendu final



Illustration 25: vue perspective aérienne, rendu final



Illustration 26: Vue perspective salle d'exposition



Illustration 28: vue extérieure



Illustration 27: vue nocturne extérieure

observations, je me permets de proposer l'hypothèse d'un lien d'influence réciproque.

Cet enseignement du projet m'a permis de réaliser à quel point l'organisation donne lieu à l'efficacité. Dans toutes les phases du projet, avoir un plan d'action bien défini, permet d'avancer plus rapidement et plus sûrement. Cependant, entre chaque point du plan, il semble nécessaire de devoir redéfinir sa suite. Les phases de réflexions qui doivent déterminer la direction à prendre sont clairement définies, mais restent souples dans l'ensemble. Ainsi, et tout à fait logiquement, on ne peut pas, et ne doit pas connaître la conclusion avant d'avoir réalisé la partie d'analyse. Utiliser l'analyse pour faire naître le projet, n'est pas la même chose que de réaliser une analyse pour soutenir un projet arbitraire. Afin de travailler dans le bon sens, l'outil du master plan que j'ai appris à manipuler, est tout à fait adapté à créer un lien puissant et lisible entre l'analyse contextuelle et l'intuition de l'architecte. Dans la partie d'analyse, l'architecte doit également apprendre à se positionner par rapport au commanditaire, afin de trouver les moyens de faire passer des idées que l'on souhaite défendre malgré les réticences ou insouciance du client.

### La vie pratique

Pour se rendre à Rome depuis la France, il est possible de prendre le train, le bus, l'avion, ou même le ferry jusqu'à Civitavecchia. Si le centre-ville historique et touristique est inaccessible en voiture pour quelqu'un n'y vivant pas, la voiture est tout à fait utilisable dans la ville et à part aux heures de pointe se garer est assez facile.

La ville, en son centre et dans la première périphérie, est relativement tranquille et je n'ai entendu aucun problème de vol, à part le soir tard aux environs de la gare de Termini éventuellement.

Scolairement, le système est un petit peu différent du Français. Les examens ne durent pas longtemps et sont principalement oraux, mais il faut s'armer de patience, car il n'y a pas toujours de listes de passage. Passer du temps pour prendre en main les différentes plateformes permettront de gagner du temps et de s'organiser en avance. En effet, les dates d'examen sont nombreuses, et ni les enseignants ni les élèves ne se pressent pour passer à la première session : si c'est pourtant ce que l'on veut, attention de ne pas se faire surprendre, ils arrivent souvent plus vite qu'on ne le pense, et personne ne vous le rappelle. Lors de l'inscription, il est bien de rester souple et d'aller faire des tests ; échanger avec les enseignants ; avec les élèves, avant de rendre le learning-agreement.

### Trouver un logement

Trouver un logement à Rome peut être compliqué, il est préférable de s'y prendre à l'avance. Se rendre sur les lieux dans un hostel en début d'année, permet de prendre ses repères, de rencontrer des gens également en recherche de logement (il y en a), de considérer les distances entre les quartiers.

Les quartiers à favoriser sont ceux proches de la ligne A ou B de métro, et relativement centraux. Esquilino, Bologna, la partie nord de San Lorenzo, Pigneto et San Giovanni sont assez bien desservi. Trastevere est très sympathiques, mais attention, il est assez isolé des autres quartiers. Pour ceux allant à la Roma Tre (l'autre école d'architecture) le quartier de Testaccio est également intéressant. Privilégier les appartements avec chauffage, électricité, et Internet inclus, cela évite des sueurs froides de papiers en italien au début de l'année. Le « bon coin » italien s'appelle « Subito ».

## Se déplacer

À Rome, la carte semble indiquer que des transports en commun passent de partout. Le métro A et B fonctionnent relativement bien (surtout le A). Mais tous ne sont pas fiables. Les horaires sont aléatoires, et à part quelques lignes les bus sont peut fréquents. Le transport le plus lent et le moins fiable est le Tram. Si vous êtes à l'aise dans le trafic à vélo, c'est de très loin le transport le plus rapide. Mais attention ! Rome n'est pas une ville plate comme Grenoble, et les pavés vous feront préférer un casque et des pneus larges. Vous pourrez aussi bricoler vos bicyclettes dans les différents centres sociaux avec des ateliers gratuits, et rencontrer des gens sympathiques par la même occasion.

Si vous faites l'effort de parler un peu italien (même horriblement mal), ils seront toujours très serviables et de bon conseils !

Nourriture : tous les quartiers ont leur petit restaurant populaire où vont les Romains depuis des siècles... Trouvez le vôtre à côté de chez vous !

# Partie III : Mémoire

## VERS LA VILLE CREATIVE

### SOMMAIRE

Introduction

#### I | ÉTHIQUE DE L'ESPACE URBAIN

La ville

L'espace public

Cohabiter par l'appropriation

#### II | L'ESPACE NÉGLIGÉ

Influence de l'existant

Espace oublié, espace libéré

#### III | LA MODERNITÉ CONTRE LA VILLE CRÉATIVE

L'espace envahi par la voiture et fonctionnalisme

Exemple du campus de La Sapienza

La ville touristique, et la centralité

En guise d'ouverture

Bibliographie

## Introduction

La grande ville est un milieu qui peut être hostile au premier abord. Par son trafic, par ses coins d'ombres, par son tumulte, la grande ville peut choquer par son intensité. On ne la connaît pas complètement lorsqu'on la visite. Lorsqu'on vient y vivre, on y découvre tant de portes, qu'on finit par croire qu'on la connaît encore moins. Jusqu'à ce qu'on trouve un rythme, jusqu'à ce qu'on s'intègre au mouvement. Alors, on ne voit plus d'elle que le quotidien, nous avons perdu le point de vue extérieur du début, nous en faisons partie. En tant qu'Architecte, c'est à double tranchant. Il nous faut garder à la fois le recul nécessaire à l'action de création, tout en y entrant pleinement afin de connaître au plus proche possible les aspects du quotidien des citoyens. Il faut garder la tête froide, être pragmatique, tout en prenant en compte l'effet de spontanéité dont la vie sociale est faite. Il faut comprendre l'interaction de la société avec son espace, puisque nous serons menés à réaliser, organiser, peaufiner l'un pour l'autre.

L'acte de l'architecture, décrit par les modernes, est celui de la décision, du parti pris, de l'idée conceptuelle forte. S'il est vrai que la décision est une partie intégrante du travail de l'architecte et de l'urbaniste, encore faut-il s'être en amont posé les bonnes questions, avoir réalisé les bonnes analyses.

Mais que doit-on analyser ? Que doit-on regarder lorsque l'on visite un site ? Par quel biais un projet en ville est-il celui d'une réussite ou d'un échec ?

Nous partons de la double hypothèse que premièrement : si le projet fait partie du privé par la qualité de son usage, son appréciation par et dans la ville relève avant tout de son impact sur l'espace public. Et deuxièmement, de manière réciproque, l'espace public impacte sur l'accueil que le public réserve à n'importe quel projet s'y implantant.

C'est par lui que l'on découvre une ville quand on la visite, c'est toujours par lui qu'on la vit et que l'on croise le quotidien de tous les autres citoyens. Dans une telle optique, nous nous proposons dans cet humble travail, de proposer une manière de voir, percevoir, et comprendre la ville au travers de ses espaces publics.

Afin de ne pas réaliser de « projets barrages » à la vie, ni de se laisser glisser le long des modes, ou pire encore de remonter à contre-courant, nous formulons le

souhait d'élaborer une éthique de l'espace public afin de poser un fondement à une analyse cognitive, sensible et critique de celui-ci.

Nous commencerons ainsi par nous poser la question de la ville, qu'est-elle ? Comment la concevoir ? En allant puiser dans un corpus pluridisciplinaire, nous tenterons d'émettre les raisons de la nécessité de créer un espace public où la vie peut s'apaiser, s'élever, prendre du recul, et peut ainsi redevenir créative par l'acte d'appropriation.

Nous verrons ensuite comment cet acte d'appropriation a pu voir le jour dans l'espace hérité du modernisme, et du XXe siècle. Nous analyserons, en nous appuyant sur des exemples, différents espaces publics communément critiqués : leur impact sur la population, l'ambiance qui en émane, leur rapport avec l'appropriation.

## I | ÉTHIQUE DE L'ESPACE URBAIN

### La ville

La question de la nature de la ville est si vaste, qu'il est compliqué de l'aborder frontalement. C'est le rapport complexe entre le vide et le bâti, le privé, et l'espace public. C'est ce rapport exposé de manière dense. « Un regroupement, une concentration de la vie humaine » propose le film documentaire réalisé à l'initiative de Henry Lefebvre<sup>2</sup>. Ce lieu où cohabitent les humains de la manière la plus intense. La ville a, à la fois fait l'objet d'études dans de nombreux domaines scientifiques, à la fois été au contraire issu d'une multitude d'actes spontanés, elle est le fruit de modes, d'époques, qui, chacune plus ou moins durablement, ont laissés leur empreinte dans ce qui la compose. La ville, c'est sa définition laconique du dictionnaire Larousse: « La ville est une agglomération relativement importante et dont les habitants ont des activités professionnelles diversifiées ». Mais qui déjà se complexifie dans l'emploi que l'on peut faire du mot. En effet, « La ville » c'est également les gens qui y vivent, comme dans la phrase : « Toute la ville est en émoi », c'est également des sous partie d'elle même : « la vieille ville ». C'est également la somme de tout ce que ce mot fait raisonner chez toutes les personnes qui en ont fait l'expérience.

Peut-être que la ville ne réside pas tant dans son système, dans son fonctionnement, que dans la différence de conception de ce système et fonctionnement qu'en ont



Illustration 29: Via del corso, la longue rue reliant l'altar della patria, à piazza del popolo

---

<sup>2</sup> Le droit à la ville de Henri Lefebvre, un film de Jean Louis Bertuccelli, 1974, <https://www.youtube.com/watch?v=Bz8nw9mnJQ8>

tous les usagers. Dans « The anthropology of performance »<sup>3</sup> écrit par Victor Turner en 1987, on y retrouve une analyse similaire du phénomène de société, étant le constant réajustement de l'individu par rapport à son environnement. Une analyse des moments de crise du système qui permet une prise de recul et donc une lecture du système « officiel » nouvellement en place.

« Now I see the social drama, in its full formal development, its full phase structure, as a process of converting particular values and ends, distributed over a range of actors, into a system (which may be temporary or provisional) of shared or consensual meaning. » (Turner, 1988, p 33)

Or pour la ville, en permanente évolution, en permanent mouvement et ébullition, où cohabitent des milliers d'individus, le moment de crise est tout simplement le moment présent. Elle se retrouve à la fois le théâtre des crises sociales (social drama), et en est l'un des acteurs influents. Elle est un facteur du processus urbain qui n'est que difficilement descriptible car en plein cours : « The meaning of any given factor in a process cannot be assessed until the whole process is past. » (Turner, 1987, p 34) Le phénomène urbain est donc un processus, où le mouvement urbain est l'évolution constante qui le compose. De tous les éléments qui forment ce mouvement, il en est des plus ou moins rapide. Sans entrer dans une liste interminable, on pourra tout de même en citer trois qui nous intéresseront particulièrement. Les systèmes politiques au pouvoir qui les occupent, nécessitant des analyses géo et bio politiques de l'espace, les modes de vie des habitants, leurs occupations, leurs rythmes, qui impliquent des études sociologiques ; la place que la ville occupe dans la société tout entière et dans le territoire, pour laquelle serait nécessaire une approche anthropologique comme celle de Victor Turner précédemment invoqué ; enfin, les éléments construits : l'architecture, le tracé de la grille, l'urbanisme, de manière générale l'aspect physique et momentanément figé de la ville. Ce dernier étant probablement l'élément le plus lent de l'évolution de la ville, il est ce qui appelle à se souvenir, qui rappelle, et qui implique donc également l'étude Historique de la manière la plus évidente. Pour pouvoir apercevoir ce qu'est la ville il faut donc une analyse pluridisciplinaire, et toute étude ne peut finalement endosser que la figure de brique à l'édifice. L'inverse serait prétention et idéalisme.



Illustration 30: le joueur de Naples originaire d'amérique latine est une idole du peuple



Illustration 31: Le marcher prenant place à san lorenzo tous les matins

3 Turner, V. W., & Schechner, R. (1988). The anthropology of performance. <https://citeseerx.ist.psu.edu/viewdoc/download?doi=10.1.1.1079.9871&rep=rep1&type=pdf>

## L'espace public

Ce qui va nous intéresser par la suite comme nous l'avons vu, c'est l'espace public dans la ville. Plus spécifiquement : la composante spatiale de l'espace public, et l'influence qu'elle peut avoir sur la vie des citoyens, et autres usagers de la ville.

« Les espaces publics sont si divers qu'il est impossible d'en faire une catégorie unique ou une entité homogène. [ ... ] Celui-ci ne désigne-t-il pas tour à tour un "espace" politique, social, architectural et urbanistique ? » (Chelkoff, Thibaud, 2006)<sup>4</sup>

L'espace public est avant tout l'interface d'échange de la ville, la lieu accueillant tout ce dont nous avons parlé plus haut. En cela, il reste l'objet le plus compliqué à manipuler.

Les qualités d'une place publique, par exemple, ont été souvent listées par les auteurs comme étant la somme des composantes de la forme physique, de l'activité humaine s'y développant, et de l'image ou du sens qu'elle dégage. ([Relph, 1976; Canter, 1977; Punter, 1991; Montgomery, 1998] d'après Mathew Carmona en 2010<sup>5</sup>).

D'autres, d'une manière différentes, s'intéressent à l'ensemble des éléments que doivent rendre accessible une place réussite, c'est le cas de Carr, Francis et Rivlin dans leur ouvrage « Public space » paru en 1992<sup>6</sup>. Carmona les précise dans son article comme étant : le confort (et la sécurité physique), la relaxation, l'engagement passif avec l'environnement (comme l'observation), l'engagement actif (spontané ou recherché), et la découverte de différentes interactions ou activités.

Cependant, l'espace public rassemble un ensemble bien plus vaste que la simple place : la rue, les parcs, les jardins, les parkings, les tiers lieux, les halles, même les couloirs du métro, les bâtiments publics, et les terrains de sport.

Les usages de l'espace public sont aussi variés que la forme qu'ils peuvent endosser. C'est bien entendu un lieu d'échanges sociaux, formels comme informels, des lieux d'expressions du pouvoir ou des communautés. Trop évidemment un lieu de passage, et d'échanges commerciaux, de représentations, de divertissements ou défoulements. Ils peuvent endosser des figures de centralités, être festifs, ou bien de ressourcements. Mais dans chacune de ces occurrences, il regroupe également des responsabilités face à ces usagers. Celles-ci, selon le lieu où les politiques en place, selon les usagers et les périodes, pourront varier. Ces

4 Grégoire Chelkoff, Jean-Paul Thibaud. L'espace public, modes sensibles : le regard sur la ville. Les Annales de la Recherche Urbaine, PUCA, 1992, pp.7-16. halshs-00112653

5 Matthew Carmona (2010) Contemporary Public Space: Critique and Classification, Part One: Critique, Journal of Urban Design, 15:1, 123-148, DOI: 10.1080/13574800903435651

6 Carr, S., Francis, M., Rivlin, L. G. & Stone, A. M. (1992) Public Space (Cambridge: Cambridge University Press)



Illustration 32: la seule rue piétonne de San Lorenzo, ou les tables des terrasses trouvent un décor typique



Illustration 33: Le bar des belli, littéralement le bar des beaux, se trouve à une rue du bar des moches : le bar des brutti, ils sont tous recouvert de graffitis

responsabilités s'appellent liberté, efficacité, fluidité, partage, égalité, accessibilité, sécurité, simplicité, hygiène... Autant d'éléments devant être dosés de manière juste lors de la conception afin de permettre aux usagers et citoyens d'atteindre l'état de cohabitation. Le dosage étant d'autant plus délicat que chacune des parties en interaction avec les autres.

Si l'espace privé est là où les humains habitent, l'espace public serait l'endroit où ils doivent co-habiter.

Pour comprendre ce que doit et peut être la cohabitation, il est nécessaire d'estimer ce que peut être la notion d'habiter un lieu. Or, Henri Lefebvre est assez claire sur le sujet : le sens de l'habiter a été perdu par les architectes et urbanistes du début du XX<sup>ème</sup> siècle. Cependant, on peut le retrouver selon lui<sup>7</sup>, dans la philosophie de Heidegger, Nietzsche ou encore Bachelard, ou bien dans la poésie de Nietzsche encore.

Une description très précise de l'habiter nous provient effectivement de Heidegger et de son essai *Bâtir Habiter Penser*<sup>8</sup>. Habiter, c'est un être au monde en tant que mortel, laissant l'unité du quadripartite intact, par l'acte de bâtir. Bâtir, c'est à la fois édifier ce qui ne peut croître, et cultiver ce qui le peut. C'est en un sens : cultiver la vie, et bâtir ce qui l'accueille. Ce qui l'accueille, ce sont les lieux. Les lieux, ensembles, identifient les espaces où la vie se développe, mais aussi les distances. Les distances, c'est le temps qui sépare deux lieux. Elle ne leur préexiste pas. Ainsi, habiter, c'est à la fois construire les lieux de la vie et la distance qui les sépare, et s'assurer que la vie peut y croître. Habiter la ville, c'est après avoir bâti ce lieu qu'est la ville, c'est s'assurer que la vie peut s'y développer pleinement, sans interférer avec l'unité du quadripartite, on pourrait interpréter : en minimisant les « interférences ». Mais également en accueillant le quadripartite, c'est-à-dire en y accueillant tout ce qui pourrait « faire interférence ». En effet, Henri Lefebvre défend également cette importance de la notion d'accueil dans les espaces, d'accueil au pluriel : de mixité dans les espaces<sup>9</sup>. Car un lieu spécialisé, est un lieu qui n'accepte qu'une seule forme d'usage, qui repousse les autres, ceux qui pourraient tout de même se présenter spontanément. Au contraire, il parle de l'espace habité comme étant l'espace qui est l'œuvre de la vie humaine, avec toute la poésie, la spontanéité et les surprises que celle-ci nous réserve.



Illustration 34: Les étales de fruit s'ajoutent à la couleur du quartier



Illustration 35: L'église de San Lorenzo scandant un slogan Heideggerien, ou presque

7 Entretien avec Henri Lefebvre, URBANOSE (chapitre 15), L'Office National du Film du Canada, 1972

8 Heidegger Martin, « Bâtir, habiter, penser » [1951], Ess. & Conf., p. 170-193

9 IBID 7

## Cohabiter par l'appropriation

Habiter, comme un être au monde par l'acte de bâtir, peut se traduire au quotidien par l'usage : l'usage qui prend soin, l'usage qui adapte et qui gère, l'usage qui modèle constamment. C'est par lui que le citoyen peut s'extraire d'une aliénation par la ville, qui peut lui permettre de s'approprier l'espace plutôt que de se voir dicter sa conduite. L'usage qui réinvente l'espace. C'est par l'usage que le citoyen peut tenter de redevenir créateur, inventant sa vie comme il le souhaite, dans le sens de Zarathoustra.

Si l'appropriation permet à un individu d'habiter un lieu, elle permet aussi la cohabitation. En effet, elle passe en grande partie par la disposition de marquages spatiaux, d'organisation de l'environnement, dans l'espace public en particulier elle est également issue de l'existence d'un groupe d'individus suffisamment important pour légitimer « le modèle culturel qui en inspire et fonde l'organisation »<sup>10</sup>. (Perla Sarfaty, 2003, p5)

D'après Perla Sarfaty toujours, les travaux de Leontiev indiquent que par l'appropriation, les individus peuvent émettre et produire dans une continuité historique. C'est-à-dire se placer activement dans la prolongation de l'histoire d'un groupe, et créer ainsi un lien culturel tangible, entre eux, avec le lieu et avec le passé à la fois du groupe vivant, et du lieu. Ainsi l'appropriation permet l'organisation dynamique d'un lieu tout en conservant les marqueurs temporels sociétaux importants de celui-ci. Dans un lieu où l'appropriation se déroule, le « patrimoine », comme héritage culturel reconnu par un groupe en reconnaissant la valeur, doit et peut être conservé. Mais dans quel cadre un tel usage est-il possible ? Quelles sont les barrières au bon usage de l'espace public ?

L'une des barrières principales à la réalisation d'un lieu appropriable serait avant tout l'incompréhension de ce qui préexiste. Si l'architecture influence la vie et la société, c'est à la manière d'un canal, et non pas d'un barrage. On peut la faire dévier légèrement si l'on est fin. On peut et l'on doit probablement s'atteler à la retenir de plonger vers des vices qui lui desservent.

L'observation de l'appropriation qui a lieu dans une zone est importante en amont de la conception. En effet, elle traduit le mode de vie, le mode d'usage, la façon qu'ont les habitants de recevoir différents projets. Si elle n'est pas toujours perceptible à l'œil nu, c'est qu'il faut s'imprégner du lieu par les différents sens, il faut utiliser tout le corps pour pouvoir en percevoir l'ambiance. En effet, celle-ci



Illustration 36: Le quartier de réputation communiste trouve sa voix dans cette sandwicherie



Illustration 37: Devant l'école une fresque s'insère parfaitement au style artistique du quartier, et les graffitis gardent une distance de respect !

10 Sarfaty-Garzon, P. (2003). L'appropriation. *Dictionnaire critique de l'habitat et du logement*, 2, 2-7. <http://perlaserfaty.net/wp-content/uploads/2017/01/Appropriation-un-texte-de-Perla-Serfaty-Garzon.pdf>

contient en un sens les qualités spatio-temporelles de l'appropriation du lieu. L'ambiance provient de ce qui est comme de ce qui n'est pas en un lieu, et son ressenti permet de saisir plus complètement l'essence, le *genius loci*, d'un espace public, d'un quartier. Pour le saisir, il faut s'imprégner d'un lieu, ressentir, écouter. Il faut y passer du temps et épuiser le lieu, activement à la manière de George Perec, mais également passivement, en flânant, et en dérivant dans le dédale de ce qui le compose. Il faut donc étudier cognitivement et sensitivement un lieu.

Dans le cas où l'ambiance serait niée lors de la réalisation d'un projet, d'urbanisme et d'architecture, le lieu montrera des pathologies, et la vie ne s'y déroulera pas dans une continuité fluide. Comme nous l'avons déjà dit, Henri Lefebvre qui a théorisé l'appropriation et sa nécessité à la vie sociale, s'est fait un fervent critique de la société et de la ville des modernes qui, lors de leur conception, ont été par trop systématique et trop peu analytique, ou réceptifs, à la préexistence des lieux. La création de ces espaces qui ne permettent pas la vie en société, on donné place à de nombreuses critiques par les théoriciens. En particulier, dans son article de *Journal of Urban Design* paru en 2010, Mathew Carmona s'est appliqué à répertorier et catégoriser les principales critiques de l'espace public contemporain<sup>11</sup>. Il précise que les catégories n'y sont pas sans intersections et on retrouve de nombreux liens de cause à effet, dont la frontière n'est pas toujours nettement dessinée. Il commence par séparer en deux catégories les critiques envers les espaces trop gérés des espaces ne l'étant pas assez. Par la suite, dans chacune de ces deux, il développe une longue liste des plus présentes dans la littérature spécialisée. La plus-part d'entre elles trouvent des exemples à Rome dont nous nous proposons de parcourir les plus marquants, de comprendre les implications spatiales, sociales, politiques et ambiantes qu'elles engendrent.

## II | L'ESPACE NEGLIGE

### Influence de l'existant

Dans « l'espace négligé », M. Carmona présente comme première critique de l'espace public les problèmes de gestions ou les manques de planifications de ceux-ci, qui entraînent généralement des manques d'entretien et un déclin des qualités de l'espace en question. Il explique notamment comment les difficultés et les pertes de temps lié à l'entretien entraînent rapidement un déclin de l'espace sous forme de « spiral négative ».

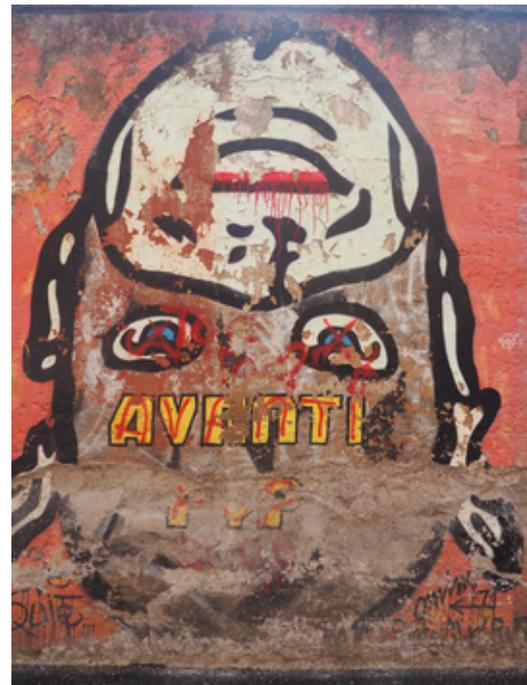


Illustration 38: Les fresques urbaines suivent la vie des lieux, et semblent avoir toujours fait partis des murs



Illustration 39: Détérioration et mauvais usage de ce bac à fleur devenu cendrier

11 IBID 5 et Wilson, J. & Kelling, G. (1982) Broken windows, *Atlantic Monthly*, March, pp. 29–36.

« Through their influential ‘Broken Windows Theory’, Wilson and Kelling (1982) graphically demonstrated what a failure to deal with minor signs of decay within an urban area could bring—a rapid spiral of decline. They argued how a failure to repair broken windows quickly, or to deal promptly with other signs of decay such as graffiti or kerb crawlers can lead to the impression that no one cares, and quickly propel an area into decline. » (Carmona, 2010, p125)

En effet, nous explique Céline Bonicco-Donato<sup>12</sup>, G.H. Mead à montrer comment certains objets peuvent influencer directement sur le comportement des individus à leur contact.<sup>13</sup> Or si l’espace définit un cadre spatio-normatif à l’usage des objets, il auto-définit un cadre normatif sur lui-même, et influence directement sur la manière de l’appréhender. En architecture, on parle alors d’ambiance, comme étant l’ensemble des qualités diffuses qui émanent des objets (et des personnes) composant l’espace à un moment donné. Ainsi, en ville, une vitre cassée, des graffitis, des déchets présents sur la chaussée, auront une influence directe sur cette ambiance, et influenceront sur le comportement des individus y circulant. La spirale négative qu’évoque Wilson et Kelling peut être traduite comme l’effet d’une ambiance à l’influence néfaste sur le comportement des usagers.

Cette problématique de la gestion de l’espace-public relève de la dimension politique : un espace laissé à l’abandon ne pourra pas conserver les qualités nécessaires au maintien de ses qualités. Et tout manquement par les politiques locales sur la gestion des lieux se répercutera de manière sensible sur l’espace. On pourra citer en premier lieu le problème de la récolte des déchets dans la ville de Rome, qui est déploré dans de nombreux articles.<sup>14</sup>

En tant qu’architecte, deux conclusions au moins peuvent être tirées de cette première réflexion. Tout d’abord, lors de la conception d’un espace, il doit être clairement défini d’à qui relève la charge de l’entretien, et proportionner en conséquence l’ampleur du travail nécessaire à fournir pour maintenir le bon fonctionnement d’un espace.

Et dans un second temps, il s’agit de comprendre que l’influence sur un espace d’un équipement urbain dépend intrinsèquement de la qualité de l’espace dans lequel il est implanté. Ainsi en fonction du quartier, des activités s’y déroulant, de l’entretien qu’elles auront, et des autres équipement qui l’entourent, la barrière ou



*Illustration 40: Une fontaine d'eau potable débordant et recouverte de graffitis, elle n'inspire pas confiance mais son eau qui coule en permanence est excellente*

<sup>12</sup> Céline Bonicco-Donato. Une lecture politique des ambiances urbaines : Entre hospitalité émancipatrice et stratégie disciplinaire. Ambiances in action / Ambiances en acte(s) - International Congress on Ambiances, Montreal 2012, Sep 2012, Montreal, Canada. pp.609-614. halshs-00745869

<sup>13</sup> MEAD G. H. (1932), The Philosophy of the Present, A.E. Murphy (ed.), La Salle, Open Court Publishing company

<sup>14</sup> Beniamino Morante, 2019, Courrier International

<https://www.courrierinternational.com/revue-de-presse/italie-rome-croule-sous-les-ordures>

le banc, par exemple, n'auront pas le même effet sur la qualité de l'espace. On dit souvent qu'il n'y a pas de recette secrète liée à une liste d'équipement pour l'espace public, en voilà une raison, et en voici un exemple.

On trouve à Rome deux quartiers séparés par les lignes ferroviaires de la gare de Termini : San Lorenzo et Esquilino. Le premier a été décrit à plusieurs reprises dans les premières pages de ce rapport, le second lui est relativement différent. Positionné en effet à l'intérieur des murs historiques, il définit, de ce côté-ci de la ville, la frontière entre les quartiers populaires du sud et le centre touristique. Il est donc le lieu de rencontre de populations variées. À son centre, la place Vittorio Emmanuelle accueille un jardin de ville très élégamment aménagé. En son sein, se rencontre des espaces verts et des circulations de pierres en Travertins. Elles sont équipées d'un mobilier urbain facturé dans le même matériau. La place accueille un arrêt du métro A, qui est probablement le transport en commun le plus fiable de la ville. Elle fait office de frontière au sein du quartier. En effet : elle n'est qu'à 15 minutes à pied du Colisée, de la basilique Santa Maria Maggiore, du Foro Romano d'un côté, et aussi proche du hall de la gare de Termini et de la Porta Maggiore de l'autre. A une rue d'un côté, nous y trouvons un marché couvert populaire, et a une rue de l'autre un département officiel de l'information et de la sécurité. La place à une figure centrale dans ce quartier et est très vivante. Au rez-de-chaussée des bâtiments qui la bordent sous le parvis de voûtes, on trouve toute sorte de commerces, épiciers, bars, cafés, restaurants en tout genre, pharmacies, prêt-à-porter. Quatre larges avenues, d'environ trois voies plus le stationnement, entourent le jardin central, l'une d'elles laisse passer le vieux tram qui relie la porte majeure, à la gare.

Le jardin est entouré d'une clôture en fer forgé, et d'un large trottoir où l'on retrouve quelques kiosques, fleuristes et cafés. La barrière, haute et aux allures prestigieuses est ouverte sur chaque côté par des portails massifs. On y trouve alors différentes poubelles de tri, des fontaines d'eau en bon état relatif, des pancartes d'instructions sur la conduite à tenir à l'intérieur du jardin. La fermeture du jardin, la nuit, à pour but de protéger l'espace de mauvais usages, il est contrôlé tranquillement la journée par un gardien faisant quelques rondes. On y retrouve quelques équipements sportifs, des étendus d'herbes ombragés avec de petits fils et des petites pancartes régulant leurs usages plus précisément, des ruines romaines antiques protégées à leur tour par d'autres barrières. L'espace est maintenu propre en permanence. L'ambiance, y est très douce, à l'intérieur, on peut s'assoupir sans craintes. La végétation et les barrières filtrent la vue de la rue et de son remue qui semblent loin. La lumière parfois forte et agressive du soleil également. Les



Illustration 41: Les deux quartiers voisins, tels qu'on les trouve sur google maps



Illustration 42: Jardin de la place Vittorio Emmanuele, ses bancs, ses petits écriteau de règles, son marbre travertin



Illustration 43: La piazzetta de San Lorenzo accueillant chaque matin le marcher

usagers sont de tous les âges, et semblent également de toutes les classes. Les cheminements sont courbes, mais restreints au pavage, on peut s'y promener, mais même dans la déambulation il y a encore une forme de canalisation par l'espace. Les clôtures sont en accord avec l'ambiance tout en contrôle, mesure et respect qui y règne de manière générale. Elles permettent ainsi l'usage, sans laisser vraiment de place à l'appropriation. Elles indiquent d'une que nous y sommes tolérées, invités, plutôt que chez nous. Les bancs à l'intérieur qui fonctionnent également en résonance avec le lieu invitent à s'y reposer à attendre quelqu'un, mais on sait que l'on ne peut pas s'y établir, car bientôt les portes fermeront. L'appropriation plus brutale se retrouve à l'extérieur du jardin, mais il ne laisse pas de trace, pas même sur la barrière ou les portails.

De l'autre côté de la gare, hors des murs, dans le quartier de San Lorenzo, ouvertement populaire, étudiant et festif, on retrouve sur la Piazzeta une clôture de fer forgé. La piazzeta est un triangle rectangle de qui borde l'église de San Lorenzo. À chacun de ses côtés passe une route à sens unique, et une voie de stationnement pavé de san pietrini en mauvais état. Au centre, on retrouve sur la moitié du triangle du côté de l'angle le plus aigu, une aire recouverte de dalles noires lisses, mais dont beaucoup des joints ont subi des dégâts. Le matin, un marché de prêt-à-porter l'occupe. Dès la fin de l'après-midi, après l'heure de la sieste, les bars qui le borde l'utilisent comme terrasse. L'autre moitié est occupé par un regroupement de kiosques ouverts comme le marcher, en rangées serrés et situés en contre bas de quelques marches. Ils sont entourés par la clôture. Celle-ci est composée d'une moitié basse de brique, et supérieure d'acier de moins noble facture que celle du jardin de Vittorio Emmanuelle. Si des pancartes ont existé elles n'y sont plus ou bien sont recouverte de graffitis, comme la partie basse de brique. Sur tout un angle, chaque poteau de la barrière a été coiffé d'une cannette de bière vide. Celles-ci sont restées empalées au moins pendant toute l'année scolaire 2021/22. En contre bas, d'où se trouve les kiosques que la barrière et les portails « protègent » non pas d'un mauvais usage, mais d'effractions, émane une odeur d'urine. L'ambiance de la piazzeta même lorsqu'elle est occupée par le marché, ne présente pas d'évidentes traces d'entretien régulier. Les poubelles débordent, le sol est sale et pleins de déchet, les joints des pavés sont pleins d'immondices. Or, les matins de week-ends, au moins, de nombreux employés municipaux viennent retirer les gobelets en plastique, et le plus gros des déchets laissés par les fêtards, qui après avoir débordé des poubelles, s'étalent sur les toits des automobiles stationnés puis plongent dans les caniveaux. C'est une ambiance qui, bien que vivante, évoque le désordre. L'appropriation est en contradiction avec l'espace, il



*Illustration 44: La grille de fer forgé de Vittorio Emmanuele, son écriteau de règle, la fontaine en bon état*



*Illustration 45: La grille des kiosques de la piazzetta, ses graffitis, sa fontaine en mauvais état dont l'eau se répand*

ne trouve pas d'équilibre. L'usage semble forcé. Les barrières (et les kiosques) rompent l'espace de la piazzetta, et la figure de place à taille humaine qu'elle aurait autrement. Elle réduit l'espace de l'usage « spontanée » à la petite moitié, et créant un vide (toujours d'usage) de l'autre moitié pendant les trois quart de la journée. Cette confrontation spatiale de l'usage gêne l'appropriation saine de l'espace devenu de plus trop compliqué à entretenir et à cerner.

On peut ainsi observer que si d'un côté la barrière évoque et invite au respect, au maintien de l'ordre, de l'autre elle n'en sont qu'une pâle parodie, que les citoyens ont vandalisé. Les dalles propres et lisses de travertins facilitent d'un côté l'entretien, tandis que les pavés cabossés de l'autre le rendent presque impossible. C'est d'un autre côté cette impossibilité de contrôle sur l'espace qui donne à la Piazzetta cette capacité expressive, et sa flexibilité de l'usage qui font que, chaque jours, elle est envahi par au moins deux usages qui se l'approprient complètement : le marché et la fête.

## Espace oublié, espace libéré

Si le manque de gestion d'un espace pourtant bien planifié peut avoir des conséquences négatives, le manque de planification également. L'espace définit à San Lorenzo par les kiosques manque par exemple, d'usage sur toute la journée. Ici ce n'est qu'un manque en quantité dans la prévision. D'autres espaces semblent, en revanche, avoir été oublié complètement lors des différentes conceptions qui lui donnent jour. Si certains penseurs qualifient ces manques de faiblesse, d'autres y trouvent au contraire le nid de l'appropriation non désiré ailleurs. Où certains comportements sont acceptés alors qu'ils ne le seraient pas ailleurs. Comme une soupape de décompression face aux exigences de tenue de la ville.

La vision négative de ces espaces les qualifie de « vides » de « barrières », d'espaces « sous-utilisés », c'est notamment la vision qu'en a Trancik. Ces espaces sont en grand besoin de re-dessin, ce sont des anti-espaces, qui n'apportent aucune contribution positive à leur environnement et utilisateurs, énonce-t-il. Cependant, la cause de la création de tels espaces est due à forte raison à la voiture, à la mauvaise régénération urbaine, la privatisation de l'espace public, la séparation des usages et le mouvement moderne<sup>15</sup>. (Carmona, 2010).

Ils n'ont en revanche pas que des critiques aussi virulente, en effet, Hajer et Reijndorp propose d'y voir des lieux où la vie peut se développer de manière parallèle aux espaces plus classique que l'on retrouve en ville. Ils permettent par le caractère moins formel et leurs positionnements souvent « entre deux » de créer



Illustration 46: Un des nombreux collages du quartier de San Lorenzo

15 Trancik, R. (1986) Finding Lost Space: Theories of Urban Design (New York: Van Nostrand Reinhold).

des rencontres de types nouveaux, et de permettre des usages inattendus<sup>16</sup> (Carmona, 2010).

On peut y voir en effet un lieu qui par son imprécision offre des libertés difficiles à obtenir dans le reste de la ville. L'oubli de sa planification évidente mène peut-être à une ambiance qui fait oublier les règles de civisme, et qui permet également l'exploration de nombreuses pratiques littéralement hors la loi, on pourrait dire oublié d'elle. Ce sont effectivement fréquemment des lieux où le street art se développe, ou encore d'autres pratiques qualifiées « invasives » tels que la musique, le skateboard, ou l'établissement « sauvage » de camping car.

Les causes de l'apparition de ces espaces « oubliés » selon Trancik, Henri Lefebvre les analyse très clairement dans ce qu'il décrit comme le passage de la société de l'ère industrielle à l'ère urbaine.

Au travers d'une critique notamment de la ville « moderne », celle pensée par le Bauhaus et Le Corbusier, celle du fascisme italien et du fonctionnalisme. Dans cette critique, on trouve à la fois la raison « conceptuelle » de l'apparition de ces espaces « souples » ou « oubliés », de ces « cracks in the city » comme les appelle Loukaitou-Sideris en 1996, mais également la raison de la réappropriation à laquelle ils sont souvent sujet<sup>17</sup>.

Il explique comment une spécialisation de toute la société, a mené parallèlement à une spécialisation des espaces. Le modernisme les a définies par zones, espacées les unes des autres et connectées par la voiture. Et c'est justement dans l'entre deux de ces zones planifiés que naissent les espaces « oubliés ».

Toujours selon HL, la plus-part des scientismes qui composent les rationalismes opérationnels de l'urbanisme ont eu tendance à négliger le « facteur humain ». Au contraire de quoi, en partant d'hypothèses techniques et incomplètes extrapolent, et au terme d'une planification systématique et idéologique propose des projets tournant complètement le dos à ce que fut la place de la ville dans la vie sociale<sup>18</sup>. Ce serait entre autres ce qui a produit cette dilatation de l'espace urbain, extension qui ayant été trop rapide pour la vie sociale, la fracturé, déchiré, plutôt qu'étirer ou étendue.

De plus, dans une telle planification, la rigidité de l'usage définit des espaces ne permet pas la naissance de pratiques nouvelles, et donc ne permet pas le développement de la vie comme nous l'avons défini dans la première partie.

---

16 Hajer, M. & Reijndorp, A. (2001) *In Search of New Public Domain* (Rotterdam: NAI).

17 Loukaitou-Sideris, A. (1996) *Cracks in the city: addressing the constraints and potentials of urban design*, *Journal of Urban Design*,

18 Lefebvre, H. (1967). *Le droit à la ville*

L'appropriation réprimée trouvera alors dans les lieux « oubliés » une dernière chance de développement.

Deux tels espaces en particuliers, ont put être observé à Rome. Ils sont nés dans deux endroits de la ville que Carmona énonce comme lieux type au développement d'espaces oubliés. L'un se situe toujours au sud-ouest de San Lorenzo, prend place sous une bretelle aérienne de voie rapide, entre le quartier et une zone industrielle. L'autre se situe dans un quartier nord de Rome, sur une berge peu exploitée du Tibre. Sous le pont « della musica », qui donne un accès piéton au foro italico, lieux des jeux olympiques de l'époque fasciste, on trouve une esplanade bétonnée oubliée et qui a été retrouvée.

S'ils sont tout deux des « cracks in the city », ils n'ont pas les mêmes qualités architecturales initiales, et la différence d'ambiances des deux quartiers est également marquante. Il en résulte un usage différent, mais qui relate à chaque fois l'histoire d'une réappropriation plus ou moins positive.

Sous la bretelle d'autoroute aérienne, passent les trams 3 et 19, de part et d'autre, deux doubles voies très fréquentées, avec des stationnements tout leur long, occupent l'espace visuel, olfactif et sonore en permanence. Juste après que les lignes de tram bifurquent vers la ville, et juste avant que la voie rapide ne reprenne contact avec le sol, une première partie de vide est occupée. Le sol, de goudron vieux et usé, est jonché de débris de verre brisé, de gravats et de toute sorte de déchets, et encombrant. Au milieu desquels les voitures stationnent, sous la poussière est les fientes de goéland qui se posent sur la structure du pont. Parmi ces véhicules, on trouve quelques camping-cars aux pneus dégonflés par l'état d'arrêt prolongés où ils se trouvent. Les cartons qui recouvrent les fenêtres dissimulent mal la lumière à l'intérieur, quand le soir, leurs habitants les retrouvent, attachant leurs vélos à la porte, au milieu du tumulte est des klaxons qui continuent. Leur présence en ce lieu tient à deux éléments : on ne les en y déloge pas, et le parking est gratuit. On peut y voir un premier exemple d'usage qui ne serait pas toléré n'importe où dans la ville, et qui est cependant nécessaire à ces personnes.

Un tout petit peu plus loin, cette fois-ci à ciel ouvert, entre les bretelles d'échangeurs, il y a un petit espace vert avec quelques arbres, et où a été aménagé un terrain de basketball sur des pavés. Quelques murs de soutènement forment des gradins et sont recouverts de graffitis parfois réalisés en plein jour. En été, l'espace accueillait également des stands de boissons, des tables et de la musique. L'ensemble des installations en bois, était retiré pour l'hiver : il ne s'agissait pas de



*Illustration 47: Sous la voie rapide, l'espace en piteuse état accueille un parking hostile et des camping-cars habités*

construction permanente. Les week-ends, le « play-ground » pouvait rassembler beaucoup de monde. Étonnement, le voisinage s'est plaints, accusant ces festivités d'être à l'origine du désordre des parkings alentours. Cette pratique a dû cesser. Différentes hypothèses pourraient expliquer la raison de cette expulsion. Tout d'abord dans ce cas précis l'appropriation de l'espace a été dépassé : il s'agit d'une privatisation, un commerce s'exerce, une exploitation capitaliste du lieu s'opère. Cette privatisation attire plus que d'usagers que ceux qui fréquenteraient l'espace ponctuellement et naturellement, c'est-à-dire les voisins, il devient un centre d'attraction, rendant quotidien ce qui pouvait être jusqu'alors spontané et occasionnel. On peut voir ici que ce n'est donc pas l'appropriation qui est refoulée, mais la privatisation : le geste politique n'est pas une atteinte au public, mais au particulier. La cible est claire et des mesures peuvent être prises. Une appropriation est plus difficile à déloger, car elle n'est ni sujette à des sommes d'argent, ni à des entités attaquables.

Dans le nord de la ville, c'est dans le quartier de Flaminio, non loin du MAXXI de Zaha Hadid, que l'on retrouve donc le deuxième espace oublié. Le pont della musica, inauguré en 2011, relie directement les stades olympiques historiques, au reste de la ville. Il survole le fleuve reliant le sommet des deux digues. Quatre escaliers mènent sur les larges berges. Elles restent à plus de 4 ou 5 mètres au-dessus du niveau de l'eau du Tibre dont les crues, bien que rares, peuvent être redoutables.

Là, une grande zone a été bétonnée, probablement afin de stabiliser les fondations du pont. S'il y a eu une programmation d'usage, elle n'a pas encore vu le jour, et l'espace a finalement été utilisé par les jeunes pratiquants le skateboard. Non seulement ont ils occupé la place par leur présence et leur pratiques, mais il ont même continué l'organisation du lieu en y aménageant des « modules » spécifiques à la pratique. Sous forme d'une association, ils ont levé des fonds parmi les aficionados, et construit en brique béton et acier ce qu'ils désiraient. La richesse des styles et difficultés d'usages des constructions traduit une pensée inclusive des différents niveaux.

Bien que la sédentarisation, par la construction « en dur », des skateurs pourrait gêner la cohabitation, il est intéressant de noter que différentes pratiques y voient le jour : on retrouve notamment un groupe de personnes beaucoup plus âgées se retrouvant pour pratiquer le Taïchi. Le street art s'y développe également beaucoup. Des étudiants y viennent prendre l'apéritif, et mettent de la musique.



*Illustration 48: Sous le pont della musica, le street art se développe sans gêne et le skate est pratiqué librement*

Lorsque des parents emmènent leurs jeunes enfants faire du skate et qu'ils restent discuter entre eux, on retrouve presque toutes les tranches d'âge dans ce même lieu. Pourrait-on alors parler de mixité sociale ?

L'entretien du lieu n'étant pas organisé par la ville, les skateurs, conscients d'en être les principaux usagers, prennent régulièrement sur eux de ramasser les poubelles et de les remonter dans la rue. Des balais s'y trouvent pour nettoyer la piste des gravillons que la pluie peut emmener ou qui tombe du pont, et de manière tout à fait naturelle, le premier arriver nettoie avant de pratiquer.

### Iconographie

Ce qui manque à l'espace pour le transformer en lieu de vie important de la ville, c'est la figure de centralité qu'il n'a pas du tout. Une telle centralité et mixité sociale dans laquelle le skateboard joue un rôle important, il est possible de la trouver dans des places telles que celle de la caserne de Bonne à Grenoble, place de la république à Paris, ou encore place de l'Opéra, communément appelé HDV par les pratiquants ou encore « la place des skateurs » par les non-pratiquants. À Lyon, l'appropriation a été d'une telle ampleur que lorsque la ville a rénové la place, la pratique du skate y a été prise en compte, et le mobilier urbain adapté à son accueil. La même chose s'est produite à Paris. Ne pas expulser les usagers principaux de l'espace public, est une décision politique de la ville qui n'est pas toujours saluée positivement par les citoyens, en particulier ceux vivant le plus proche de ces lieux. M. Carmona dédicace dans son article une page à ce qu'il appelle l'espace « parochial » (Traduit comme : réduits, bornés, étroit ) et qui sont souvent issus d'une telle exclusion de l'espace urbain par les politiques. Une telle exclusion va à l'encontre de même du principe de cohabitation.

Loukatou-Sideris explique :

« the fragmentation of the public realm has been accompanied by fear, suspicion, tension and conflict between different social groups. This fear results in the spatial segregation of activities in terms of class, ethnicity, race, age, type of occupation and the designation of certain locales that are only appropriate for certain persons and uses »<sup>19</sup>

### III | LA MODERNITÉ CONTRE LA VILLE CRÉATIVE

#### L'espace envahi par la voiture et fonctionnalisme

Probablement que l'une des critiques les plus fréquentes de l'urbanisme moderne et post-moderne est l'introduction de la voiture au paysage urbain et sa place préminente dans de nombreuses planifications. Le Corbusier fait de l'utilisation de la voiture un élément phare de son design architectural et urbain. Il prétend étendre les dimensions de l'architecture par une nouvelle approche dynamique. Cet engouement pour le mouvement, la vitesse, se lit simultanément dans de nombreux arts dans la première moitié du XXe siècle, il s'agit d'une certaine manière de ce que recherchent les dadaïstes, et qui atteint son paroxysme avec le développement nouveau du cinéma. Les technocrates répondent au désir luxueux des financiers à vouloir se rendre rapidement n'importe où. L'industrie qui se développe en concordance avec les idéologies de l'époque, de vitesse et de productivité, mais également d'accessibilité par réduction des coûts et de normalisation, mènera à une « invasion » de la ville par le véhicule particulier.

Il est possible de discerner 4 problématiques majeures liées à l'usage de la voiture dans l'espace public.

Tout d'abord, il est notable que la voiture nécessite beaucoup de place : pour se déplacer, mais également lorsqu'elle est à l'arrêt. Or cet espace physique qu'elle consomme sur l'espace public, elle le retire directement de l'espace de vie sociale de celui-ci.

A l'arrêt, elle prend de la place sur la rue où pourrait se trouver de la végétation, des grands trottoirs, des pistes cyclables, etc... Les parkings à l'air libre sont de véritables vides sociaux, qui se transforment en îlot de chaleur en été, et qui lorsqu'ils ne deviennent pas des espaces oubliés, sont toujours des lieux hostiles à la vie.

Lorsqu'elle est en déplacement, soit lorsqu'elle est effectivement utilisée, la voiture individuelle est un objet de transport pur, son usage ne permet pas qu'il en soit autrement, contrairement aux transports en communs comme les trains, les trams et les bus, ou le métro. Si ces derniers qui prennent également de la place dans la ville, mais relativement moins, permettent des échanges sociaux très variés, la voiture est une exclusion temporaire du corps de l'utilisateur de la sphère publique. Par la voiture on peut traverser l'espace public sans y pénétrer physiquement.

Chelkoff et Thibaut dans leur article « L'espace public mode sensible », décrivent comment par exemple un phénomène dit de surexposition sensible, un choc



Illustration 49: La rue, un espace public envahi par la voiture. L'usagé piéton n'a qu'un dixième de l'espace



Illustration 50: Une place qu'on ne sait plus par où aborder : est-ce un parking ?

perceptif simultané chez différents individus partageant un même espace, peut créer entre eux une connexion empathique. C'est ce qui se produit disent ils dans une rame de métro qui soudainement sort à l'air libre et devient une rame aérienne. Une telle connexion n'est pas possible dans l'espace cloisonné d'une automobile. La voiture qui semble l'outil idéal pour un déplacement rapide sur une longue distance sur une surface lisse. À eu à faire face à de nombreuses contraintes en se confrontant à la ville historique. Le Corbusier dans *Urbanisme* décrit notamment comment en arrivant dans un zone plus étroite et plus bâtie, l'automobiliste tend naturellement à ralentir. C'est selon lui un méfait de la ville poétique qu'il voudrait voir disparaître dans une ville idéale. Ainsi, une grande partie de l'architecture moderne et fonctionnaliste tendra à produire des espaces pour la voiture, et dont l'échelle n'aura plus aucun rapport avec le corps humain rendant l'espace hostile à celui-ci. Si ce phénomène est particulièrement présent en Amérique, certains exemples sont bel et bien probant dans l'anneau extérieur de la ville de Rome.

La voiture individuelle qui donne l'impression de compresser l'espace par sa capacité à porter d'un endroit à un autre éloigné, qui donne l'impression de recréer du lien entre différents espaces isolés tend à détériorer l'espace de plus petite échelle. M. Carmona défend que la présence de la voiture tend à faire disparaître toutes les activités et interactions social qui ne serait pas purement fonctionnel<sup>20</sup>. L'espace public pour des raisons de « sécurité » est détérioré de la sorte :

En parlant de l'implantation des équipements de sûreté préétabli à la bonne cohabitation entre piéton et voiture :

« At worst, there is no co-ordination and the only functional considerations are engineering-led and car oriented. The pedestrian is ignored or marginalised. Some of these items are introduced on the grounds of 'pedestrian improvements', yet the 'sheep-pen' staggered pedestrian crossings and guard rails impede pedestrian movement while allowing a free run for the car. »<sup>21</sup> (Llewelyn-Davies, cité par Carmona)

Cette citation nous permet d'ajouter que l'existence de la voiture influence les déplacements des usagers de l'espace public. Ils n'y sont plus libres mais canalisés. Et le déplacement rapide et linéaire prend le dessus sur ce qui pourrait être de la déambulation oisive. La vitesse prend toute la place et n'en laisse que peu à la promenade des citadins dans leur vie quotidienne. On découvre encore une fois l'espace et ses qualités diffuses ou explicites qui influencent sur le comportement de l'utilisateur.



*Illustration 51: Le rapport de cohabitation entre ce bâtiment et la voie rapide est extrême : tous les sens sont atteints*

20 IBID 5

21 Llewelyn-Davis (2000) *Urban Design Compendium* (London: English Partnerships/The Housing Corporation).

Enfin, la voiture individuelle envahit l'espace physique, mais également sensible. Elle est, en effet, bruyante, ses gaz d'échappement sont nocifs, odorants, salissants. Elle force à être vigilant d'une certaine manière : devant sa propre porte le citoyen est en danger potentiel. L'ambiance qui en résulte est celle d'une menace, et nécessite une attention particulière. Il pourrait être intéressant de décerner si cette vigilance au danger de la voiture contribue ou non à l'état de choc que provoque la ville sur l'individu. Ce choc même, qui selon Bonicco-Donato, permet la cohabitation sans intérêt commun, et qu'elle décrit, citant Simmel, comme étant un état blasé, de mise en « bulle »<sup>22</sup>.

Chelkoff et Thibaut semblent pourtant évoquer, sans parler de la voiture réellement, que c'est par la richesse du paysage urbain, que l'utilisateur peut rester dans cette distanciation.<sup>23</sup> La présence dans le paysage d'un danger permet en plus une justification de l'attention portée sur « autre chose » que notre voisin. Ils expliquent comment en réalisant une série de cadrages volontaire, l'individu peut à la fois prendre connaissance de l'environnement et rester dans cet état de choc. La voiture en ce sens permet d'une part de s'isoler lorsqu'on l'emprunte, et d'autre part donne un prétexte pour éviter d'échanger avec notre prochain lorsque nous sommes piéton. Comme Simmel définit l'individualisme comme étant le trait de la caractéristique de la modernité : on ne peut que noter que la voiture sert ainsi l'individu moderne en ville.

Ce que l'on va appeler le vide hors usage est un mélange de tous les thèmes précédemment abordés.

Ce dernier point qui selon Henry Lefebvre est toujours un héritage de la modernité : n'est autre que celui de la fonctionnalité. L'usage unique de l'espace issu d'une planification trop précise, et trop rigide à pour effet de rendre inhospitaliers d'immenses pans de villes à certaines heures de la journée. Si les espaces ainsi spécialisés peuvent alors devenir valeur d'échange, et peuvent être commercialisés, car on peut définir quand et quoi y faire, le caractère propre à la vie sociale qui a fait la vie des villes jusqu'alors se perd. Il n'est pas rare que soit associés, une privatisation de l'espace public en ces endroits afin d'alléger les communautés de la tâche de l'entretien difficile de ces zones.

« Le corbusier et le Bauhaus, en croyant être révolutionnaire sont allés devancer littéralement les formes architecturales qu'allaient réclamer l'économie moderne, c'est à dire monopolistique ».<sup>24</sup>



*Illustration 52: Entrée principale du campus de la sapienza, un panneau indique tout de même de faire attention au piétons*

22 IBID 12 et Simmel G. (2004), Les grandes villes et la vie de l'esprit, in philosophie de la modernité, Paris

23 IBID 4

La société moderne a défini les espaces par zones, espacées les unes des autres et connecté par la voiture. Et c'est justement dans l'entre deux de ces zones planifiés que naissent les espaces « oubliés » que nous avons vu plus haut.

## Exemple du campus de La Sapienza

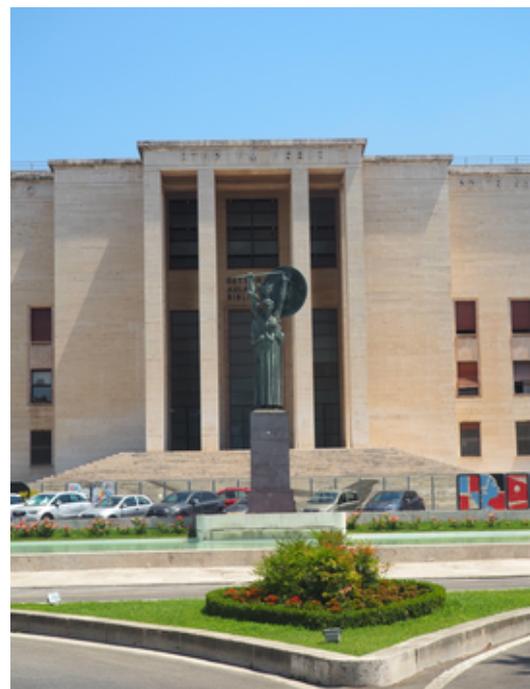
Afin d'illustrer ces quelques points, le campus de la Sapienza fait figure de parfait exemple. Œuvre fasciste dessiné par Piantentini, est bien issu du rationalisme italien. On y retrouve de nombreux codes de l'architecture classique, avec une simplification des volumes et le tout formant une esthétique puissante et représentative de l'image que voulait transmettre le pouvoir en place. Cependant, si l'on regarde l'entrée principale du campus, on s'aperçoit qu'au lieu d'un espace de vie préparant les gens à l'entrée, les voies de voitures prennent place en plein centre et divise l'espace en deux parties. Les hauteurs des trottoirs et les matériaux composants le sol n'invitent pas à traverser. Il est difficile de s'y sentir à l'aise. Un piéton voulant alors pénétrer devra passer par l'un des côtés du portique. Ce faisant, la perspective impressionnante, comparable à celle de la Basilique Saint-Pierre du Vatican, est biaisé, car nous ne nous trouvons tout simplement pas dans l'axe. L'effet le plus fort ne peut être obtenu que par l'accès en voiture, qui n'est possible qu'aux officiels et probablement aux professeurs. Il s'agit d'un exemple permettant d'illustrer le positionnement de la voiture en priorité au piéton. Cependant l'expression de puissance qui émane de la perspective perd du fait que seules les personnes les plus proches du pouvoir peuvent l'éprouver dans sa complétude, et non pas la plèbe étudiante. Ce qui semble assez contradictoire. Cependant l'expression de puissance qui émane de la perspective perd du fait que seules les personnes les plus proches du pouvoir peuvent l'éprouver dans sa complétude, et non pas la plèbe étudiante.

Le campus est comme nous le savons le lieu de l'enseignement supérieur. Son usage est donc réduit, et les horaires de fréquentations sont elles aussi en corrélation avec le système universitaire. Hormis les exceptions de la bibliothèque, et lors de quelques événements organisés dans l'année, passé 19 h nous n'y retrouvons plus que très peu d'utilisateurs. L'ensemble fait presque la taille du quartier de San Lorenzo qui le juxtapose, alors quand la nuit tombe il se transforme en vide, en barrière même infranchissable en plein cœur de la ville. Le quartier de San-Lorenzo, et celui de la piazza Bologna, pourtant très vivants, sont séparés par le campus, plutôt que connecter.

La Piazzale de Aldo Moro, où se trouve l'entrée, et la viale delle scienze qui la



*Illustration 53: L'échelle de l'espace au sein du campus ne laisse pas imaginer que l'on pourrait remplir l'espace... à part en voiture*



*Illustration 54: Le campus de La Sapienza et ses deux fois deux voies donnant l'axe de l'impérieuse perspective*

prolonge, sont aussi hostiles aux passants piétons en journée que de nuit. Ils passent d'un parking désorganisé et bruyant en journée, à un grand espace vide, sombre, et menaçant la nuit.

Enfin l'envergure des bâtiments et des espaces vides, les gardiens à l'entrée, les clôtures qui l'encerclent, la propreté, et la sensation que tout y est positionné avec précision n'invite aucunement à rester sur le lieu plus longtemps que l'activité précise des études.

C'est ce qu'appel Sennet l'ambiance aseptisée<sup>25</sup>. (Bonicco-Donato, 2012) Celle-ci réduisant l'individu à un élément moyen du tout. Il y devient compliqué d'habiter le lieu, d'y inventer un nouvel usage. La sensation qu'il est impossible d'emplir ce lieu, de l'occuper, est prenante. Et les usages se réalisent de manière efficace, et rapide.

## La ville touristique, et la centralité

La transformation des espaces à valeur d'usage, en espace à valeurs marchande, donc à valeur d'échange, serait l'autre grand mal hérité de la modernité. Ainsi, si les planifications urbaines modernes tendent à tout spécialiser créant la possibilité de commercialiser précisément les espaces qu'elle définissent, la modernité s'attaque également aux espaces préexistants de la ville. La ville historique qui n'est plus adaptée aux échanges commerciaux rapides et efficaces de l'économie moderne, se transforme en ville touristique, en un objet de consommation. La productivité, l'artisanat, tout est repoussé en bordure de la ville, et le centre n'accueille plus que des boutiques de souvenirs et des restaurants aux prix deux à trois fois supérieurs à ceux de la périphérie. Une gentrification du centre s'opère en parallèle faisant de celui-ci, le musée au double thème : histoire et luxe. Les boutiques et les artisans laissent la place aux grandes enseignes, qui sont les mêmes dans toutes les villes d'Europe, et entrent en contradiction avec les lois de protection du patrimoine, reléguant ce dernier à l'état de décors, d'arrière-plan, ou encore de support. Henri Lefebvre qualifie ce phénomène sans équivoque : « Le tourisme véhicule la banalité [c'est un] agent d'homogénéisation et de banalisation du monde moderne »<sup>26</sup>. Et les phénomènes de gentrifications liés directement au tourisme auxquels nous assistons actuellement accentuent l'effet néfaste qu'il exerce sur les centres historiques. « Il s'agit d'un processus de transformation d'un quartier populaire par le renforcement de la fonction touristique, qui induit le déplacement physique et la dépossession symbolique des habitants et usagers en



Illustration 55: La Piazza Navona, le coeur du tourisme romain, vivante de ses visiteurs

25 Sennet R. (2009), La confiance de l'oeil, Paris, Verdier

26 IBID 7

place au profit des touristes et bénéficiaires du tourisme »<sup>27</sup> (Perilleux, Retout, Decroly, 2021, p122)

Si le tourisme est problématique dans la vie de la ville, c'est pour deux raisons fondamentales.

Tout d'abord, parce non seulement la place des touristes ne cesse de croître dans la ville, mais qu'en plus les habitants deviennent des touristes dans leur propre ville<sup>28</sup>. (Wilson, 1995). Or le touriste n'est qu'un invité, il ne peut pas, et il ne veut pas s'interposer dans ce qu'il visite. Il ne peut donc pas s'approprier ce qu'il visite. C'est la ville, par sa transformation en objet de divertissement, qui transforme ses usagers en individus divertis. Ainsi par une législation figeant le lieu pour que le plus grand nombre puisse en profiter, non seulement l'habitant ne peut plus (n'a plus le droit) de s'approprier le lieu, mais en plus ne le désire tout simplement plus étant « rassasié d'action » par le divertissement obtenu.

Et ensuite, la spatialité du centre historique devenu centre touristique, comme nous venons de le dire, devient inappropriable. Or, les villes, quand elles le peuvent, s'étendent le plus souvent de manière concentrique autour du noyau le plus ancien. Ce faisant, perdant la possibilité de vivre la ville en son centre, différents nouveaux noyaux de vies naissent dans les périphéries.

Henri Lefebvre est catégorique sur la notion de centralité : elle est nécessaire à la vie. Et c'est spécifiquement ce que lui enlève le tourisme. Elle remplace le lien unitaire de proximité, par de la distanciation, par un écartement.

A Rome, si certains lieux ont été appropriés par les gens y vivant, comme les quartiers de San Lorenzo, Piazza Bologna, Pigneto, Testaccio, Trastevere, Monti : aucun ne fait réellement partie du centre ville ancien. (Trastevere et Monti faisant figures d'exceptions. En effet, s'ils ont encore cet attribut d'être « habité », ils sont les plus proches du centre, et la caractéristique financière pourrait les projeter dans les espaces touristiques. En effet, on y observe des prix allant jusqu'à être trois fois plus élevés que ceux des quartiers précédents pour la même consommation.)

La culture romaine de la voiture individuelle remédie à cette distanciation des quartiers entre eux, mais c'est au prix de tous les maux que nous avons vu précédemment, de trafic embouteillé, difficultés de stationnements dans certaines zones, nuisances sonores, etc. Le manque d'alternatives efficace n'invite pas les usagers à changer leurs habitudes.



*Illustration 56: Ce n'est plus en Italie mais au Vatican que l'on trouve une des perspectives les plus parfaitement symétriques jamais conçues*

27 PERILLEUX, H., RETOUT, M., & DECROLY, J. M. (2021). La gentrification touristique par la conversion de logements en meublés loués sur les plateformes Airbnb et homeaway, une étude de cas sur Bruxelles. *Bulletin de la Société Géographique de Liège*.

28 Wilson, E. (1995) The rhetoric of urban space, *New Left Review*, 1/209, January–February.

## En guise d'ouverture

La ville de l'ère Urbaine est à inventer. De la même manière que la ville du moyen âge a inventé la place du marché comme figure centrale, ou les Grecques l'agora disait Henri Lefebvre dans cette interview de Radioscopie de 1975. Il nous faut redéfinir quelles sont les interventions possible sur l'espace urbain et en particulier sur l'espace public afin d'obtenir un retour à la vie créative, au développement propice de celle-ci, dans une forme éthique de l'habiter. En tant qu'architectes, comprendre l'ensemble des qualités sociales, sensibles, politiques, et formelles que l'espace public accueil est une nécessité pour pouvoir proposer des projets en pleine conscience. Plus encore, comprendre les liens de cause à effet qui existent entre ces catégories permet d'agir sur les quatre en modifiant l'une d'entre elles. En particulier comment l'action sur la forme et l'atmosphère, donc sur la situation englobant l'ensemble physique des éléments et la perception sensible des espaces, peut impacter sur les comportements sociaux et politiques, afin d'atteindre la ville créative désirée : afin de rendre aux citoyens leur espace.

Une prise en compte de la temporalité de l'usage est ressortie comme nécessaire. De même, que l'instauration dans les espaces d'une pluralité d'usages, afin d'éviter les pathologies de l'espace oublié.

Le raisonnement en réseaux dans leur temporalité autant que dans leur étendue, devrait permettre de contourner les problèmes liés à l'automobile et à la perte de la centralité.

En tant qu'architecte, il faut porter une attention particulière à l'ambiance d'un lieu, afin de prévoir la réception d'un équipement comme d'un projet par le public. La pleine conscience des répercussions sociales, politiques, et sensibles d'une architecture sur un lieu doit s'accompagner de la formation d'une éthique à défendre tout au long de sa carrière, toujours en la remettant en question. La source d'inspiration et les considérations de l'architecte doivent être pluridisciplinaires, car l'impact de son œuvre l'est nécessairement.

Enfin, la collaboration avec les communautés locales, ainsi qu'avec les politiques élus, doivent mener à un questionnement constant de l'état des lieux, de l'état de la société, et de ne jamais se restreindre à une idéologie systématique incomplète.

Un point qui n'a pas été abordé dans ce mémoire étant celui de l'écologie, il me tient à cœur de l'évoquer au moins une fois. Lorsque de nombreux articles paraissent chaque année sur les analyses des répercussions que la pollution a sur la santé physique et mentale des populations. Il faut travailler à démentir ceux qui



*Illustration 57: La Vatican depuis Rome à des allures surnaturelles*

pensent que par là, les scientifiques tentent de brider, ou de normer les créateurs : tout au contraire, il s'agit d'autant d'études donnant à l'architecte des outils afin d'agir sur l'ambiance, sur les qualités internes d'un espace, sur l'impacte qu'ils ont donc directement sur les populations les côtoyant.

## Bibliographie

- 1) [Jacques-Paul Migne](#). Migne, Jacques-Paul. *Encyclopédie théologique: ou Série de dictionnaires sur toutes les parties de la science religieuse...* Vol. 142. Chez l'éditeur, 1859.
- 2) Le droit à la ville de Henri Lefebvre, un film de Jean Louis Bertuccelli, 1974, <https://www.youtube.com/watch?v=Bz8nw9mnJQ8>
- 3) Turner, V. W., & Schechner, R. (1988). The anthropology of performance. <https://citeseerx.ist.psu.edu/viewdoc/download?doi=10.1.1.1079.9871&rep=rep1&type=pdf>
- 4) Grégoire Chelkoff, Jean-Paul Thibaud. L'espace public, modes sensibles : le regard sur la ville. Les Annales de la Recherche Urbaine, PUCA, 1992, pp.7-16. halshs-00112653
- 5) Matthew Carmona (2010) Contemporary Public Space: Critique and Classification, Part One: Critique, Journal of Urban Design, 15:1, 123-148, DOI: 10.1080/13574800903435651
- 6) Carr, S., Francis, M., Rivlin, L. G. & Stone, A. M. (1992) Public Space (Cambridge: Cambridge University Press)
- 7) Entretien avec Henri Lefebvre, URBANOSE (chapitre 15), L'Office National du Film du Canada, 1972
- 8) Heidegger Martin, « Bâtir, habiter, penser » [1951], Ess. & Conf., p. 170-193
- 10) Serfaty-Garzon, P. (2003). L'appropriation. *Dictionnaire critique de l'habitat et du logement*, 2, 2-7. <http://perlaserfaty.net/wp-content/uploads/2017/01/Appropriation-un-texte-de-Perla-Serfaty-Garzon.pdf>
- 11) Wilson, J. & Kelling, G. (1982) Broken windows, Atlantic Monthly, March, pp. 29–36
- 12) Céline Bonicco-Donato. Une lecture politique des ambiances urbaines : Entre hospitalité émancipatrice et stratégie disciplinaire. Ambiances in action / Ambiances en acte(s) - International Congress on Ambiances, Montreal 2012, Sep 2012, Montreal, Canada. pp.609-614. halshs-00745869MEAD
- 13) G. H. (1932), The Philosophy of the Present, A.E. Murphy (ed.), La Salle, Open Court Publishing compagny
- 14) Beniamino Morante, 2019, Courrier International  
<https://www.courrierinternational.com/revue-de-presse/italie-rome-croule-sous-les-ordures>
- 15) Trancik, R. (1986) Finding Lost Space: Theories of Urban Design (New York: Van Nostrand Reinhold).
- 16) Hajer, M. & Reijndorp, A. (2001) In Search of New Public Domain (Rotterdam: NAI)
- 17) Loukaitou-Sideris, A. (1996) Cracks in the city: addressing the constraints and potentials of urban design, Journal of Urban Design,
- 18) Lefebvre, H. (1967). Le droit à la ville
- 21) Llewelyn-Davis (2000) Urban Design Compendium (London: English Partnerships/The Housing Corporation).
- 22) Simmel G. (2004), Les grandes villes et la vie de l'esprit, in philosophie de la modernité, Paris Payot, pp. 169-183
- 25) Sennet R. (2009), La confiance de l'oeil, Paris, Verdier

27) PERILLEUX, H., RETOUT, M., & DECROLY, J. M. (2021). La gentrification touristique par la conversion de logements en meublés loués sur les plateformes Airbnb et homeaway, une étude de cas sur Bruxelles. *Bulletin de la Société Géographique de Liège*.

28) Wilson, E. (1995) The rhetoric of urban space, *New Left Review*, 1/209, January–February.

## Iconographie

Saisissez du texte ici

Illustrations 41, 42, 44, 45 et 52 provenant de google maps et de google street-view

